

14

REVUE DES DEUX MONDES

FRANÇOIS BULOZ, FONDATEUR

LXXXII^e ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME NEUVIÈME

3^{me} LIVRAISON

1^{er} JUIN 1912

PARIS

15, rue de l'Université, 15

LONDRES

BAILLIÈRE, TINDALL & COX

8, Henrietta street, Covent Garden.

P. ROLANDI

20, Berners-street, Oxford-street.

HACHETTE & C^o

18, King William-street, Charing-Cross.

DULAU & C^o, 37, Soho sq. — D. NUTT, 57, Long Acre. — SIEGLE & C^o, 120, Leadenhall Street.
NILSSON & C^o, 16-18, Wardourstreet, W. C.

SAINT-PETERSBOURG, ZINSERLING, SOCIÉTÉ M. O. WOLFF, C. RICKER, VIOLET.

MOSCOU, TASTEVIN, WOLFF. ODESSA, ROUSSEAU.

VARSOVIE, GEBETHNER ET WOLFF, VIOLET.

BRUXELLES, RAMLOT, J. LEBÈGUE ET C^{ie}. LIÈGE, J. BELLENS.

LA HAYE, BELINFANTE FRÈRES. ROME, BOCCA, LOESCHER.

TURIN, BOCCA, CASANOVA. MILAN, BOCCA, FLORENCE, VIEUSSEUX.

BERLIN, ASHER.

LEIPZIG, BROCKHAUS, A. TWIETMEYER, LE SOUDIER, MAX RÜBE, PERRSSON.

VIENNE, BROCKHAUS, G. FRICK, GEROLD ET C^{ie}, BRAUMÜLLER. BUCAREST, SOCEC & C^o.

STOCKHOLM, C. FRITZE. GÈNÈVE, PH. DÜRR.

MADRID, E. DOSSAT. BARCELONE, VERDAGUER. LISBONNE, RODRIGUES.

BUENOS-AYRES, C. M. JOLY Y C^{ia}.

NEW-YORK, W. JENKINS, BRENTANO, SAMPERS, STECHERT, THE INTERNATIONAL NEWS C^o.

BOSTON, CARL SCHOENHOF, THE NEW ENGLAND NEWS C^o. MONTRÉAL, G. A. MILETTE.

LIVRAISON DU 1^{er} JUIN 1912

	Pages.
I. — LA GUERRE DE 1870. — IV. PROJET D'UN COUP DE JUSTICE ET DE SALUT PUBLIC, par M. Émile Ollivier , de l'Académie française.	481
II. — LE MAÎTRE DES FOULES, PREMIÈRE PARTIE, par M. Louis Delzons .	519
III. — LE CINQUANTENAIRE DE SALAMMO, par M. Louis Bertrand .	570
IV. — L'EUROPE ET LA GUERRE ITALO-TURQUE, par M. René Pinon .	599
V. — LA LOI DES CADRES DE L'INFANTERIE, par M. Patrice Mahon .	637
VI. — UNE EXPOSITION DES PRIMITIFS NIÇOIS, par M. Louis Gillet .	668
VII. — REVUE MUSICALE. — ROMA, AU THÉÂTRE DE L'OPÉRA; — LA REPRISE DE DON JUAN, A L'OPÉRA-COMIQUE; — LA « GRANDE SAISON » DE PARIS, par M. Camille Bellaigue .	684
VIII. — REVUES ÉTRANGÈRES. — LA VIE ET L'ŒUVRE D'UN ROMANCIER ANGLAIS : GEORGE BORROW, par M. T. de Wyzewa .	697
IX. — CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. Francis Charmes , de l'Académie française.	709
X. — BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.	

TABLES DE LA REVUE DES DEUX MONDES

Années 1831 à 1874 :	France 5 fr.	Étranger 5 fr. 50
— 1874 à 1886 :	— 2 fr. 50.	— 2 fr. 75
— 1886 à 1893 :	— 2 fr. 50.	— 2 fr. 75
— 1893 à 1901 :	— 2 fr. 50.	— 2 fr. 75
— 1901 à 1911 :	— 2 fr. 50.	— 2 fr. 75

Toute traduction ou reproduction des travaux de la
 REVUE DES DEUX MONDES
 est interdite dans les publications périodiques de la France et de l'Étranger
 y compris la Suède, la Norvège et la Hollande

A. DE LUZE & FILS

Propriétaires & Négociants, 88, Quai des Chartrons, Bordeaux
Maison Fondée en 1820

VINS DE BORDEAUX Eaux-de-vie de Fine Champagne

Pour tous ordres, renseignements et prix courants
s'adresser directement à Bordeaux ou aux représentants de la Maison

PRINCIPAUX AGENTS :

J. VAGNAIR	1, rue du Guet	Sèvres, PARIS
G. DUSSEUIL FILS	44, rue de la Bourse	HAVRE
Auguste FIÉVÉ	80, place de Meir	ANVERS
STEINMANN VOLLMER	37, rue Cotta	NICE
L.-J. VAN DER MANDELE	104, Ausstellung Strasse	ZURICH
H.-J. WATERWOTH	27, Hooge Nieuwstraat	LA HAYE
C.-A. MULLER Junior	24 ^a , Regent Street	LONDRES W.
Conrad HOLMBERG	24, Nettelbeckstrasse	BERLIN W. 62
Chr. STAUSHOLM	62, Kungstensgatan	STOCKHOLM
Edward LAFONTAINE & SONS	40, Bredgade	COPENHAGUE
WALKER & MEIMARACHI	CONSTANTINOPLÉ
Rob. OSTROWSKI	LE CAIRE
S. S. PIERCE C ^o	6, Włodzimierska	VARSOVIE
Juan M. LABOURDETTE	151, Corrientes	BOSTON
		BUENOS-AYRES

Bains et Grand Hôtel des Salines

Altitude
460 mètres

BEX-LES-BAINS

Vallée du Rhône
(Suisse)

SAISON DU 1^{er} AVRIL AU 31 OCTOBRE

Bains Salins et d'Eau Mère de toute concentration
BAINS SALINS CARBO-GAZEUX (Bains de Nauheim artificiels)

Applications de Fango de Battaglia (Monopole)

INHALATIONS D'EAU SULFUREUSE CHLORURÉE SODIQUE
HYDROTHERAPIE COMPLÈTE (Installations nouvelles 1912) — EAU 8° CENTIGRADES

Douche-massage (de Vichy), Douche écossaise, etc., Piscine
Massage — Electrothérapie — Bains de lumière électrique, etc.

Etablissement de Bains en communication directe avec l'Hôtel (Ascenseur spécial)

Station climaterique; Air des Alpes; Vaste Parc ombragé; 2 Tennis;
Centre d'excursions renommé

L'HOTEL DES SALINES

offre tout le confort désirable : éclairage élec-
trique; Chauffage central; 2 ascenseurs.
Appartements avec salle de bain, toilette, etc.

Salons publics nombreux et confortables, Superbe Salle à manger, Vaste Hall, etc.

Eglises : catholique romaine, réformée, anglicane.

PRIÈRE DE NOTER L'ADRESSE EXACTE : GRAND HOTEL **DES SALINES**

D^r DE LA HARPE, Médecin de l'Établissement

G. HEINRICH, Directeur

La grande Liqueur Française



Bénédictine

LES CAPSULES D'APIOL DES D^{rs}

JORET & HOMOLLE

PRÉVIENNENT les MALAISES PÉRIODIQUES

des DAMES & des JEUNES FILLES

La Boite: 4'50 franco. — Ph^{ie} SEGUIN, 165, R. S^t-Honoré, Paris

ROYAT avec ses bains carbo-gazeux **GUÉRIT**

(AUVERGNE)



les affections du cœur

GUIDE du Baigneur 1^{er} sur dem. au D^r Etabl. Therm.

EAU DE LECHELLE

Arrête les Pertes, Crachements de Sang, Hémorrhagies intestinales, Dysenteries, etc.

PARIS, Ph^{ie}, 165, Rue Saint-Honoré. — Fl. 5 fr. franco.

VIN DE G. SEGUIN

TONIQUE RECONSTITUANT FEBRIFUGE

PH^{ie} SEGUIN 165 R. S^t HONORE PARIS

L'hygiène évite les épidémies

Pour se préserver il faut employer

l'Alcool de Menthe de

RICQLÈS

Antiseptique, il assainit l'eau, détruit les germes de la typhoïde, du choléra

EAU

Minérale naturelle Purgative de

RUBINAT LLORACH

La seule approuvée par l'Académie de Médecine de Paris en 1880.

SULFATE DE SOUDE 96'265 + SULFATE DE MAGNÈSE 3'268

CETTE PURGE RAPIDEMENT ET SANS IRRITATION ELLE N'EXIGE AUCUN RÉGIME

DOSE NORMALE UN VERRE A BORDEAUX

Afin d'éviter les substitutions ou imitations prière d'exiger :

Rubinat Source Llorach étiquette jaune, Ecusson rouge.

GRAND VIN CHATEAU LAFITE 1907

Mis en bouteilles au Château

La caisse de 12 bouteilles **48 francs**

En gare de Margaux (Médoc)

P. SKAWINSKI

CHATEAU-ROSEMONT

☒ **MARGAUX**

MÉDOC

Sur le Lac de Zoug, à 30 min. de Zürich et Lucerne

Séjour climatérique et de vacances idyllique, ancienne ville historique, point central de chemins de fer, communications par bateau à vapeur et automobiles.

HOTELS

Boeuf, Cerf, de Zoug, de la Gare, Rigi et Buffet de la Gare, Faucon; Établissement hydrothérapique Schönbrunn, climatérique Walchwil sur le lac, Grottes de Tuff "Enfer" (Boar)

INSTITUTS INTERNATIONAUX

Pensionnat de Garçons *St-Michel*, Pensionnat de jeunes filles *Sacrifice de Marie*, école ménagère *Salesianum*.

INSTITUTS FINANCIERS

Banque de Zoug, Banque cant., Banque pour le Commerce et l'Industrie.

COLLINE DE ZOUG, 550 MÈTRES

Hôtel et Pension Guggithal, Restaurant et Confiserie Anderhalden.

MONTAGNE DE ZOUG, 1.000 MÈTRES

Trains et funiculaires Zug-Zugerberg, Schönfels Grand Hôtel et Châlet Suisse, 150 lits, Grand Hôtel Felsenegg, 120 lits.



PROSPECTUS PAR LE BUREAU DE RENSEIGNEMENTS

Meubles et Objets d'Art Anciens

Commodes en marqueterie de l'Époque Louis XV
par BIRCKLE, L. DUBOIS et MACRET

PENDULE DE L'ÉPOQUE LOUIS XVI

FAIENCES ET PORCELAINES

ALCORA; DELFT; MARSILLE; MEISSEN; NIEDERWILLER; ROUEN; BERLIN; CHINE; FRANKENTHAL; HOECHST;
COMPAGNIE DES INDES; JAPON; SAXE; ETC., ETC.

OBJETS DE VITRINE : Boîtes, Miniatures, Éventails

OBJETS D'ART D'ORIENT ET D'EXTRÊME-ORIENT

ÉMAUX CLOISONNÉS, MATIÈRES DURES, LAQUES

OBJETS VARIÉS

TABLEAUX ANCIENS == ESTAMPES

DENTELLES — ÉTOFFES — TAPIS

Appartenant à Madame la Comtesse BENEDETTI

Vente à Paris, HOTEL DROUOT, Salle N° 6

Les Mercredi 12 et Jeudi 13 Juin 1912, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR

M^e F. LAIR-DUBREUIL

6, rue Favart, 6

EXPERTS

MM. PAULME & B. LASQUIN FILS

10, rue Chauchat. — 41, rue Grange-Batelière.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : Le Lundi 10 Juin 1912, de 2 heures à 6 heures

PUBLIQUE : Le Mardi 11 Juin 1912, de 2 heures à 6 heures

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

principalement du XVIII^e siècle

TABLEAUX ANCIENS

Porcelaines anciennes de Chine, Japon, Sèvres, Saxe, etc. — Vases montés en Bronze

BRONZES ANCIENS D'AMEUBLEMENT

CANDÉLABRES, APPLIQUES, FLAMBEAUX, PENDULES, CHENETS

SIÈGES ET MEUBLES ANCIENS ET DE STYLE

Meubles remarquables de Jacob, Saunier, Riesener, etc.

TAPISSERIES ANCIENNES

D'AUBUSSON, BRUXELLES ET PARIS

Objets variés, etc.

Vente après le décès de Madame X...

HOTEL DROUOT, Salles N°s 9, 10 et 11 réunies

Le Vendredi 14 Juin 1912, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR

M^e F. LAIR-DUBREUIL

6, rue Favart, 6

EXPERTS

MM. PAULME & B. LASQUIN FILS

10, rue Chauchat. — 41, rue Grange-Batelière.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : Le Mercredi 12 Juin 1912, de 1 heure 1/2 à 6 heures

PUBLIQUE : Le Jeudi 13 Juin 1912, de 1 heure 1/2 à 6 heures

Entrée par la rue de la Grange-Batelière

*Collections de feu M. JEAN P. LAMBROS à Athènes
et de M. GIOVANNI DATTARI du Caire*

ANTIQUITÉS

ÉGYPTIENNES, GRECQUES ET ROMAINES

POTERIES — STATUETTES EN TERRE CUITE

SCULPTURES EN MARBRE ET EN PIERRE

BRONZES — VERRERIE — ORFÈVREURIE — IVOIRES

PIERRES GRAVÉES, ETC.

Vente à Paris, HOTEL DROUOT, Salles n^{os} 9 et 10

Les Lundi 17, Mardi 18 et Mercredi 19 Juin 1912, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR : M^e F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart

EXPERT : M^e Jacob HIRSCH 364, rue Saint-Honoré

Avec le concours de M. Arthur SAMBON, 12, place Vendôme

EXPOSITIONS { PARTICULIÈRE : Le Samedi 15 Juin 1912, de 1 h. 1/2 à 6 heures.
PUBLIQUE : Le Dimanche 16 Juin 1912, de 1 h. 1/2 à 6 heures.

Entrée par la rue Grange-Batelière

CREDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une Clé spéciale, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le Crédit Lyonnais accepte aussi en garde les Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles et tous autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, Boul^d des Italiens, ou dans les Bureaux de quartier

Établissement Médical de MEYZIEUX
(Isère) près LYON — Fondé en 1881 — Tél. 5

MALADIES DU SYSTÈME NERVEUX

NÉVROSES — PSYCHOSES

(Cures de régime, Sevrage, Isolement, etc.)

ENFANTS ARRIÉRÉS (Traitement et Éducation)

E. JEAN FONTAINE

JULES MEYNIAL Succ^r

Libraire, 30, boulevard Haussmann. — PARIS

GRAND CHOIX DE BEAUX LIVRES ANCIENS ET MODERNES

(Catalogue mensuel franco sur demande)

ACHAT DE LIVRES ET DE BIBLIOTHÈQUES

Direction de Ventes Publiques

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à LYON. — Siège central à PARIS

CAPITAL : 250 MILLIONS

ENTIÈREMENT VERSÉS

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPÔTS DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

BANQUE CANTONALE de BERNE (Suisse)

(BANQUE D'ÉTAT)

CAPITAL: FR. 20 Millions ENTièrement versés
L'État de Berne garantit
tous les engagements de la Banque.Garde et gérance de titres de toute nature,
en dossiers simples ou conjoints. — Achat et
vente de toutes valeurs aux Bourses suisses et
étrangères. — Comptes courants productifs
d'intérêts, nets de commission.Les valeurs déposées par des étrangers rési-
dant hors de Suisse sont exemptes de tout
impôt suisse.Prière de s'adresser à la Banque pour rece-
voir les règlements de dépôts et autres
renseignements.**INSTITUT FRANÇAIS**de Langue allemande
FONDÉ EN 1907

A COLOGNE - SUR - RHIN

Externat préparant à tous les Examens français
d'Allemand (licence, agrégation, Ecoles spéciales)
et aux divers Baccalauréats Français.Directeur: L'Abbé PRADELS,
docteur ès lettres allemandes**WOLFENSCHIESSEN**

Canton de Lucerne (Suisse)

HOTEL - KURHAUS - ALPINA - EINHORN
dans la merveilleuse vallée romantique de l'Engel-
bert. Chambre et pension complète depuis 4 fr. 50.
Christen Reinhard.**MESSAGERIES MARITIMES**

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS

S'adresser à PARIS, 1, r. Vignon et 14, boul. de la Madeleine; MARSEILLE, 3, pl. Sadi-Carnot; BORDEAUX, 20, allées d'Orléans;
LE HAVRE, 117, boul. de Strasbourg; LYON, 7, pl. des Terreaux; et dans tous les ports desservis par les paquebots de la Compagnie**DÉPARTS DE MARSEILLE POUR :**

Méditerranée . . .	Alexandrie, Port-Saïd et pour passagers seulement Jaffa et Beyrouth . . .	Judis 6 et 20 Juin à midi
	Alexandrie, Port-Saïd et pour passagers seulement Beyrouth (1) . . .	Judis 13 et 27 Juin à midi
	Naples, Le Pirée, Smyrne, Dardanelles, Constantinople, Smyrne, Vathy (Samos) ou Rhodes, Beyrouth, Larnaca, Mersina, Alexandrette, Lattaquié, Tripoli, Beyrouth, Jaffa, Caïffa et Beyrouth (1) . . .	Judis 13 et 27 Juin à 4 h. soir
Mer Noire . . .	Calamata, Le Pirée, Smyrne, Dardanelles, Constantinople, Samsoun, Trébizonde et Batoum (1) . . .	Samedis 8 et 22 Juin à 4 h. soir
	Patras, Syra, Salonique, Constantinople et Odessa (1) . . .	Samedis 1 ^{er} , 15 et 29 Juin
Indes, Australie, Nouvelle-Calédonie, Nouv.-Hébrides . .	(1) Sauf changements pouvant résulter des mesures sanitaires. Port-Saïd, Suez, Aden, Bombay, Colombo, Freemantle, Adelaïde, Melbourne, Sydney et Nouméa (Service annexe de Nouméa aux Nouvelles-Hébrides) . . .	Mercredi 26 Juin à 11 h. matin
Indes, Cochinchine, Siam, Tonkin, Chine, et Japon	Port-Saïd, Aden, Colombo, Singapore, Saïgon, Hong-Kong, Shanghai, Kobé et Yokohama (Correspondance: à Colombo par Pondichéry et Calcutta; à Singapore par Batavia; à Saïgon par le Tonkin et Bangkok) . . .	Dimanche 16 Juin à 11 h. matin
Djibouti, Madagascar La Réunion, Maurice	Port-Saïd, Djibouti, Colombo, Singapore, Saïgon, Hong-Kong, Shanghai, allant en Australie, Nouvelle-Calédonie et aux Nouvelles-Hébrides; à Singapore pour Batavia; à Saïgon pour le Tonkin et Bangkok) . . .	Dimanches 2 et 30 Juin à 11 h. matin
Ligne commerciale de l'Inde-Chine . . .	Port-Saïd, Suez, Djibouti, Aden, Mahé (Seychelles), Diégo-Suarez, Sainte-Marie, Tamatave, La Réunion et Maurice . . .	le 25 de chaque mois à 11 h. matin
Ligne commerciale d'Extrême-Orient . .	Nossi-Bé, Diégo-Suarez, Tamatave, La Réunion et Maurice Correspondances: 1 ^{re} à Batavia avec la ligne de 18 pour Sumatra, Serendapat, Amboïné, Tular, Langkang, Mayette, Les Comores et Mascari. — 2 ^{de} à Diégo-Suarez avec la ligne de 23 pour Nossi-Bé, Anjalava, Napier de la Côte Est de Madagascar, Tular et Berbas. Départs de Dunkerque, du Havre, de Marseille, pour Colombo, Saïgon, Tourane et Halphong. Départs d'Anvers, de Marseille pour Djibouti, Colombo, Japon et Shanghai avec retour par Saïgon et alternativement Djibouti ou Aden	le 10 de chaque mois à 11 h. matin
Fortipol, Sénégal, Brésil et Plata . .	DÉPARTS DE BORDEAUX POUR : Lisbonne, Dakar, Pernambuco, Bahia, Rio-Janeiro, Montevideo, B.-Ayres. Lisbonne, Dakar, Rio-Janeiro, Santos, Montevideo et Buenos-Ayres. . .	départs tous les mois tous les mois, le 1 ^{er} le 26 Juin le 12 Juin

P.-L.-M.**Billets d'aller et retour de séjour**
de PARIS à ÉVIAN-LES-BAINS, GENÈVE-CORNAVIN
et THONON-LES-BAINS (sans réciprocité)Valables 60 jours, délivrés jusqu'au 15 Octobre
Arrêts facultatifs aux gares situées sur le parcours.

De Paris aux gares ci-dessous sans réciprocité.

De Paris à Evian-les-Bains (par Dijon, Mâcon, Culoz, Annemasse).
* à Genève-Cornavin (par Dijon, Mâcon, Culoz).
* à Thonon-les-Bains (par Dijon, Mâcon, Culoz, Annemasse).

1 ^{re} Classe	2 ^e Classe	3 ^e Classe
120	92	60
112	85	56
119	90	59

VENTES ET ADJUDICATIONS

Les annonces d'Officiers Ministériels sont reçues chez M. GEORGES AMARD, 23, quai de l'Horloge, PARIS

VENTE au Palais, le 8 juin 1912, à 2 heures.
Propriété à usage d'usine à
AUBERVILLIERS (SEINE)

9, rue Sadi-Carnot. Contenance : 2,418 m. env.
Mise à prix : 55,000 fr. S'adresser à M^{re} Courrot,
Geoffroy, Johanneau, avoués à Paris; G. Aubron,
notaire à Paris; Saintville, notaire à Aubervilliers.

Adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 11 juin 1912. Prop.
de **la TOUR, 22** (16^e arr^{is}) Cont. : **579 M.** M. à p. :
160,000 f. Cr. fonc. M^{re} Hocquet, notaire, 5, quai Voltaire.

VANVES Prop. r. Mairie, 33-33 bis. C^o 1,052 m.
M. à p. 35,000 f. Adj. Just. Paix Vanves,
6 juin 4 h. M^{re} Bourdel, not., 30, r. Général-Beuret.

VENTE AU PALAIS, LE 8 JUIN 1912
MAISON RUE LEGENDRE, N° 82

Rev. net env. 13,439 fr. M. à p. : 200,000 fr.
S'ad. à M^{re} Depaux-Dumesnil et Carvès, avoués;
Paul Robineau et Cottenet, notaires.

VENTE au Palais à Paris, le 22 juin 1912, 2 h.
Grande propriété sise à Paris

RUE DOMBASLE N°S 8 A 18 INCLUS
et rue Olivier-de-Serres, n° 24, comprenant
cinq corps de bâtiment avec cour. Contenance
totale : 1,183 mètres environ. Revenu brut :
4,705 francs. Mise à prix : 112,500 fr. M^{re} Carré,
Vallet et Couturier avoués et M^{re} Delafon, not. à Paris.

Vente au Palais, à Paris, le 12 juin 1912, 2 heures.
Propriété **SAINTE-CLOUD**, rue des
à **Tennerolles, 149**
Contenance : 2,085 m. env. Louée 4,000 fr. Mise à
p. : 50,000 fr. S'ad. à Paris, à M^{re} Moreau et Bour-
geois, avoués; J. Baudrier et Vingtain, not.; Graux,
adm^{re} judic. et pour visiter sur les lieux de 3 h. à 5 h.

SAINTE-CLOUD Prop. r. Parc de Montretout,
16 (Parc de Montretout) C^o 1,310 m.
M. à p. : 100,000 fr. Adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris,
11 juin. S'ad. M^{re} Kastler, not. 116, faub. St-Honoré.

Vente au Palais, à Paris, le 8 juin 1912, à 2 heures.
Une maison 79, RUE DE PROVENCE
à Paris

Contenance : 225 mètres environ. Revenu : 8,100 fr.
Mise à prix : 228,000 francs.
S'adresser à M^{re} Beaugé et Plocque, avoués;
M^{re} Fauchey et Videcoq, notaires à Paris.

Prop. à **FG POISSONNIÈRE, 79 et 81.** C^o 760 m.
Paris Rev. br. 19,905 fr.
M. à p. : 260,000 fr. Adj. s. 1 ench. ch. not. 4 juin.
S'ad. M^{re} H. Morel d'Arleux, not., 35, fg Poissonnière.

Maison PASS. VIALLET, 4. (b^e Voltaire, 142). R.
11^e arr^{is} M. à p. 25,000 f. Adj. s. 1 ench. ch. not. 4 juin 1912. S'adresser
M^{re} H. Morel d'Arleux, not., 35, faub. Poissonnière.

2 PROP. contiguës r. Lacépède 7 et 9. C^o totale
2,475 m. R. b. 18,990 f. M. à p. 200,000 fr.
Adj. ch. not. 18 juin. S'ad. aux not. M^{re} Mouchet,
Godet et Bossy, 41, r. des Pyramides, dép. ench.

Vente au Palais, à Paris, le 8 juin 1912, à deux
heures, en cinq lots : 1° **MAISON A PARIS**

5, RUE BERGÈRE. Contenance : 580 mètres
environ. Revenu brut :
26,050 francs. Mise à prix : 350,000 francs; 2°

Immeuble rue Rdes ARQUEBUSIERS N°S 7 & 9
à Paris Contenance : 2,275 mètres environ. Revenu brut :
43,395 francs. Mise à prix : 400,000 francs; 3°

Immeuble rue Rdes ARQUEBUSIERS, N° 11
à Paris Contenance : 1,094 m. tres environ. Revenu brut :
30,822 fr. 50. Mise à prix : 225,000 francs; 4°

Immeuble rue Rdes ARQUEBUSIERS, N° 13
à Paris Contenance : 903 mètres environ. Revenu brut :
27,877 fr. 50. Mise à prix : 300,000 fr. Faculté de
réunion pour les 3° et 4° lots. Prêts du Crédit

Foncier; 5° Prop. **A DINARD-ST-ENOGAT**
dite l'Espérance Contenance : 1,025 mètres environ. Mise à prix :
1,000 francs. S'adresser à M^{re} Beaugé, avoué, 6,
rue de Trévis; Boudin et Plocque, avoués, et à
M^{re} Delorme, notaire à Paris.

VENTE au Palais à Paris, le mercredi 12 juin
1912, à 2 heures, en 6 lots, de
diverses

propriétés à **SOISY-SOUS-ETIOLLES**
(Seine-et-Oise) : 1° Propriété de campagne
boulevard de Soisy, 30 et rue Notre-Dame, 1 et 3.
Mise à prix : 40,000 francs. 2° Maison rue
Notre-Dame, 5. Mise à prix : 3,000 francs. 3°

Maison rue Notre-Dame, 9. Mise à prix : 3,000
francs. 4° Clos de 59 ares 43 cent., lieu dit Ger-
ville. Mise à prix : 2,500 francs. 5° Terrain
de 531 mètres, lieu dit : les Plâtrières. Mise à
prix : 2,000 francs. 6° Pièce de terre, lieu
dit Chantier des Grands-Grès, 21 ares 10 cent.

Mise à prix : 600 francs. S'adresser à Paris, à
M^{re} Courrot et Legrand, avoués, et G. Aubron,
notaire; à Corbeil, à M^{re} Jozon, notaire.

Deux **AV. FÉLIX-FAURE 97 et 99.** Cont-
maisons 157 et 176 mètr
R. b. : 11,020 et 11,251 f. M. à p. 145,000 f. chaq. Adj.
s. 1 ench. ch. not. Paris, le 18 juin 1912. S'ad. not.
M^{re} P. Robineau et Pluche, r. de la Chapelle, 33, dép. ench.

VENTE au Palais, Paris, le 15 juin 1912, 2 heures.
**GRANDE PROPRIÉTÉ A LEVALLOIS-
PERRET (Seine).** Route de la Révolte, 218,
rue Fouquet, 18 et rue Valentin, 14. Contena-
nce : 8,470 mètres environ. Rev. brut : 9,000 fr.
Mise à prix : 720,000 francs. S'adresser à
M^{re} Beaugé, avoué, 6, rue de Trévis, Plocque,
avoué; Amy, Kastler et Desforgues, not. à Paris.

Mise à prix : 720,000 francs. S'adresser à
M^{re} Beaugé, avoué, 6, rue de Trévis, Plocque,
avoué; Amy, Kastler et Desforgues, not. à Paris.

Mise à prix : 720,000 francs. S'adresser à
M^{re} Beaugé, avoué, 6, rue de Trévis, Plocque,
avoué; Amy, Kastler et Desforgues, not. à Paris.

Mise à prix : 720,000 francs. S'adresser à
M^{re} Beaugé, avoué, 6, rue de Trévis, Plocque,
avoué; Amy, Kastler et Desforgues, not. à Paris.

Mise à prix : 720,000 francs. S'adresser à
M^{re} Beaugé, avoué, 6, rue de Trévis, Plocque,
avoué; Amy, Kastler et Desforgues, not. à Paris.

Mise à prix : 720,000 francs. S'adresser à
M^{re} Beaugé, avoué, 6, rue de Trévis, Plocque,
avoué; Amy, Kastler et Desforgues, not. à Paris.

Mise à prix : 720,000 francs. S'adresser à
M^{re} Beaugé, avoué, 6, rue de Trévis, Plocque,
avoué; Amy, Kastler et Desforgues, not. à Paris.

Mise à prix : 720,000 francs. S'adresser à
M^{re} Beaugé, avoué, 6, rue de Trévis, Plocque,
avoué; Amy, Kastler et Desforgues, not. à Paris.

LA NATIONALE-VIE

Assemblée Générale du 29 Avril 1912

Du rapport présenté à l'Assemblée Générale annuelle de la Nationale-Vie, (entreprise privée assujettie au contrôle de l'État) qui s'est tenue le 29 Avril à l'hôtel de la Société, 2, rue Pillet-Will, il résulte que le chiffre des assurances réalisées en 1911 s'est élevé à 115.576.886 francs, contre 115.053.252 francs en 1910. C'est le chiffre le plus élevé atteint par une Compagnie française d'assurances sur la vie.

Le total des capitaux constitutifs de rentes viagères, en augmentation de 4.785.619 francs, a atteint 35.094.468 francs.

Les assurances en cours s'élèvent à 946.571.013 francs et les rentes viagères à 31.448.110 francs de rentes.

Le total des réserves mathématiques est de 624.139.858 francs. Ces réserves garantissent l'exécution des engagements pris par la Compagnie dans les 130.058 contrats en cours. Formant le gage des Assurés et des Rentiers viagers, elles sont grevées, au profit de ceux-ci, d'un privilège établi par la loi.

D'importantes réserves libres, lentement accumulées, dans une pensée de haute prévoyance, pendant 80 années d'une gestion toujours économe et prudente et encore augmentées en 1911, apportent en outre aux clients de la Nationale un supplément de garanties tel qu'aucune Compagnie similaire ne peut en présenter.

L'Assemblée Générale a approuvé les comptes de l'exercice 1911.

M. Vernes, M. Frédéric-Moreau et M. de Waru, Administrateurs sortants, sont réélus.

L'Assemblée Générale a nommé Commissaires des Comptes, pour l'année 1912, MM. Paul Couderc de Saint-Charent et Armand Gibert.

LA NATIONALE

(ENTREPRISE PRIVÉE, ASSUJETTIE AU CONTRÔLE DE L'ÉTAT)

SOCIÉTÉ ANONYME D'ASSURANCES SUR LA VIE, FONDÉE EN 1830

Capital social : 15.000.000 de francs

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS, MIXTES ET A TERME FIXE
ASSURANCES DOTALES. — COMBINAISONS DIVERSES

Rentes Viagères

ACHAT DE NUES PROPRIÉTÉS ET D'USUFRUITS

SIÈGE SOCIAL : 2, rue Pillet-Will, et 17, rue Laffitte — PARIS (IX^e)

BUREAUX AUXILIAIRES, A PARIS

45, boulevard Haussmann.
45, boulevard Poissonnière.
41, place de la Bourse.
57, rue de Châteaudun.

AGENTS GÉNÉRAUX DANS TOUS LES ARRONDISSEMENTS DE FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Envoi gratuit et confidentiel de tous Prospectus et Renseignements

LA GUERRE DE 1870

IV⁽¹⁾

PROJET D'UN COUP DE JUSTICE ET DE SALUT PUBLIC

I

« En toutes façons, une bataille perdue a toujours grande queue et mauvaise pour ceux qui la perdent. Pour un petit nombre de gens que l'on y perd se muent et changent les courages des gens que l'on n'y perd pas, plus qu'il n'est à croire, tant en épouvantement de leurs ennemis qu'en mépris de leurs maîtres et de leurs privés serviteurs, et entrent en murmures et machinations (2). »

Les séditeux et les intrigans entrèrent, en effet, aussitôt en murmures et en machinations. Mais il faut se garder des exagérations voulues du monde parlementaire, politique, révolutionnaire, et ne pas s'imaginer qu'en se réveillant, le 7 août, la population s'alluma de fureur et devint comme une fournaise volcanique de laquelle sortaient des laves furibondes d'imprécations et de menaces contre l'Empire, contre l'Empereur, contre ses ministres, contre la paix publique.

Le sentiment véritable de la population très patriote de Paris était la stupeur, l'anéantissement accablé qui succède à une grande espérance trompée. On ne pouvait se résigner à croire

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril et des 1^{er} et des 15 mai.

(2) Commynes.

laquelle je répondais chaque jour par les faits me surprit : « Absolument, répondis-je, et sans réserve. — Êtes-vous prêt à demander à la Chambre de pleins pouvoirs ? — Certainement ; mais en ce moment, c'est prématuré et susciterait quelques ombrages. Lorsque les lois que nous allons proposer auront été votées, l'état de siège nous donnera tous les pouvoirs nécessaires ; nous sommes prêts à les exercer. » Elle parut convaincue et me le témoigna par quelques délicates attentions. Craignant de m'enrouer, je la priai d'ordonner qu'on fermât une fenêtre faisant courant d'air ; elle se leva gracieusement, alla la fermer elle-même ; enfin elle marqua qu'elle tenait à nous conserver, en me priant de ne pas poser la question de Cabinet. Je le lui promis.

J'étais à peine revenu place Vendôme que de Pierres, ancien écuyer de l'Impératrice resté dans son intimité, vint me demander ma démission. L'Impératrice s'était-elle jouée de moi en paraissant tenir à me garder ? Je ne le crus pas ; je vis au contraire, dans cette démarche de son écuyer, une preuve de sa sincérité, et je pensai que la Cour, qui nous était hostile, ne la déterminant pas à notre renvoi, essayait d'obtenir, d'une défaillance de notre part, ce que l'Impératrice refusait.

Dans notre conseil du soir, on s'informa de ce qu'avait répondu Trochu à Schneider et à moi. Nous racontâmes les faits, et j'ajoutai que je croirais manquer à mon devoir en conseillant de nouvelles démarches de ce côté. Je ne parlai pas de Palikao, qui n'était pas encore arrivé, et dont j'ignorais les intentions. Notre délibération fut tout à coup interrompue. Un huissier vint annoncer qu'une députation se présentait, insistant pour être reçue à cause d'une communication urgente. C'était Jules Brame, Dupuy de Lôme, André de la Charente, Josseau, Dalmas, Dugué de la Fauconnerie. L'Impératrice nous consulta du regard et nous l'engageâmes à aller recevoir ces gens si pressés.

Ils lui dirent tout d'abord que, parmi eux, deux appartenaient au Centre gauche, deux au Centre droit, deux à la Droite, et qu'en conséquence ils représentaient les diverses fractions conservatrices de la Chambre. Puis ils exposèrent qu'ils étaient chargés de réclamer le renvoi immédiat du Ministère, la nomination de Trochu au ministère de la Guerre, la nomination de Montauban au commandement de l'armée destinée à couvrir

Paris. L'Impératrice opposa une résistance résolue au renvoi du Cabinet; elle répondit qu'une crise ministérielle en face de l'ennemi serait périlleuse et jetterait le pays dans les inquiétudes, au moment où il avait tant besoin de fermeté et de confiance. De plus, cette crise ferait croire à un désaccord entre le gouvernement et le Corps législatif, alors que l'union seule pouvait tout sauver. Qui sait d'ailleurs combien elle pourrait durer? Et pendant ce temps, que deviendrait la préparation de la défense?

Ces messieurs ripostèrent que la retraite du Cabinet était impérieusement commandée par l'opinion; que, loin de retarder l'organisation de la défense, elle lui donnerait un nouvel élan; qu'il n'y aurait pas de conflit entre les grands pouvoirs, pas même de crise, ni de temps perdu, et qu'un délai de vingt-quatre heures suffirait à composer un nouveau Cabinet. « Si vous croyez la mesure nécessaire, dit l'Impératrice, prenez-en la responsabilité. — Mais, Madame, s'écria dramatiquement Dalmas, si le jour de demain se lève sur ce Ministère, il y aura d'irréparables malheurs. — Rassurez-vous, monsieur de Dalmas, la Chambre n'a rien à craindre; elle sera protégée, défendue au besoin et elle délibérera en toute sécurité (1). »

A son retour au milieu de nous, l'Impératrice nous dit avec quelque embarras : « Je ne sais comment vous dire cela, car je

(1) On a raconté ainsi la démarche des députés : Une députation de tous les partis du Corps législatif se présenta pour parler à l'Impératrice. A ce moment, le Conseil était terminé et l'Impératrice entra, suivie des ministres, leurs serviettes sous le bras, dans le salon où se tenaient les dames et où le thé était servi. Elle se retourna, et, s'adressant à M. Émile Ollivier, elle lui offrit une tasse de thé. « Merci, Madame; si j'ai soif, une de ces dames me donnera un verre d'eau. » Après quoi les ministres défilèrent devant la députation législative qui attendait leur départ pour demander leur renvoi. « Tout cela est mensonger d'un bout à l'autre. Le Conseil n'était pas terminé quand on annonça la députation; la Régente n'est sortie qu'après nous avoir demandé notre agrément et elle est rentrée après avoir congédié les députés. Nous ne défilâmes pas devant eux. Brame et Josseau racontent dans leur déposition devant la Commission d'enquête sur les actes de la Défense Nationale, ce qui s'est réellement passé. *Brame* : « Au moment où nous arrivâmes aux Tuileries (10 heures du soir), l'Impératrice présidait le Conseil des Ministres, elle sortit aussitôt et nous reçut dans le salon voisin. » — *Josseau* : « Le 8 août l'Impératrice, qui présidait le Conseil des Ministres, sortit aussitôt pour recevoir la délégation vers dix heures du soir. Elle questionna, émue, mais ferme, chaque député sur son département. — Sur la question du renvoi du ministère Ollivier, elle opposa une résistance absolue, et, malgré l'insistance des membres de la délégation, ils la quittèrent sans avoir rien obtenu. » Quant à mon refus d'une tasse de thé, il est simplement ridicule. Si l'Impératrice m'en avait offert, ce n'est pas par une grossièreté que je lui aurais répondu.

son avis. Je vous recommande seulement de dire que j'ai relu l'histoire de M. Thiers, et qu'il a blâmé mon oncle d'avoir quitté l'armée, en 1815, et d'être venu discuter avec les Chambres. » L'Empereur se rappelait mal l'opinion de Thiers : il ne blâme pas le retour à Paris de Napoléon I^{er}, indispensable à son avis à cause de la dissolution de l'armée; il le regrette. C'est Carnot qui dit : « Ne restez pas une heure ici; repartez sur-le-champ: allez vous remettre à la tête de vos troupes. » A Napoléon III il eût dit : « Allez vous remettre à la tête de votre gouvernement. » En effet, à l'armée Napoléon I^{er} était une force; à Paris, aux prises avec une assemblée hostile, il devenait le néant; à l'armée, Napoléon III était le néant; à Paris, appuyé sur une assemblée et des ministres dévoués, il restait une force.

Le résumé des impressions de notre collègue fut très net : le soldat se montrait toujours gai, plein d'entrain et de confiance; mais l'Empereur était malade, incapable d'agir, l'état-major sombre, consterné, sans espoir. Et son dernier mot fut celui de tous ceux qui revenaient de l'armée : « C'est l'Empereur qui perd tout. »

« Allez immédiatement répéter votre récit à l'Impératrice, » dis-je à Maurice Richard. Il se rendit en effet auprès de l'Impératrice, mais il lui raconta malheureusement en termes beaucoup trop adoucis ce qu'il avait vu. Cependant il lui dit que l'Empereur était malade, qu'il n'avait pu se tenir à cheval à Sarrebrück, et qu'il était indispensable qu'il revint à Paris. Elle ne parut nullement surprise.

X

Le préfet de police, Pietri, arriva au rendez-vous à la Chancellerie avant Chevandier. Je lui communiquai les renseignements de Maurice Richard et le priai de nous précéder auprès de l'Impératrice et de la préparer à la résolution que Chevandier et moi allions lui demander.

Nous le retrouvâmes aux Tuileries. J'entrai résolument en matière : « Madame, le temps des complimens est passé et vous me permettez de vous dire nettement la vérité. Les désastres approchent; il n'y a qu'un moyen de les conjurer, c'est de con-

seiller à l'Empereur de revenir à Paris avec son fils. Je viens prier Votre Majesté de le lui télégraphier. » L'Impératrice se redressa violemment : « Avant une victoire, c'est impossible. — Mais, madame, si l'Empereur reste à l'armée il n'y aura pas de victoire; il est l'obstacle à la victoire; car il ne peut pas commander et il empêche qu'un autre commande. »

Cette considération parut la frapper. Elle resta un instant silencieuse, puis elle reprit, éclatant en sanglots : « Mais c'est impossible, quitter l'armée à la veille d'une bataille, c'est le déshonneur. — Non, madame, ce n'est pas le déshonneur, car un souverain ne court aucun péril personnel dans une bataille; c'est le salut du pays et de la dynastie. — Je ne me préoccupe pas de la dynastie; je ne me préoccupe que du pays. »

Je feignis de n'avoir pas entendu et je repris avec plus d'insistance mon raisonnement. « Au moins, dit-elle, laissez mon fils à l'armée. — Pourquoi? Que voulez-vous, madame, que votre fils fasse à l'armée? — Mais il sait monter à cheval! — A quoi cela servira-t-il, qu'il sache monter à cheval! » Alors, poussée à bout, la figure illuminée elle s'écria d'une voix vibrante : « Il peut se faire tuer! Oh! laissez-le se faire tuer! — Non, madame, il ne faut pas qu'il soit tué, il faut qu'il revienne avec son père, il devrait déjà être revenu. Du reste, madame, ajoutai-je, ne croyez pas que l'opinion que je vous exprime me soit personnelle, il n'est aucun de mes collègues qui n'ait le même avis. »

Chevandier prit la parole et m'appuya avec une émotion communicative. « Dans ces circonstances extrêmes, ajouta-t-il, voyant que l'Impératrice ne se rendait pas, notre devoir est de dire toute la vérité, quelque pénible qu'elle soit. Or, la vérité est que le départ de l'Empereur de Metz est non moins urgent que son retour à Paris. L'armée tout entière, officiers et soldats, le désirent pour retrouver la liberté, l'unité et la rapidité de l'action. Croyez bien, madame, que la plus grande preuve de loyauté qu'un honnête homme puisse vous donner, c'est de vous exposer ainsi toute la vérité avec cette rude franchise. Vous hésitez à nous croire, je ne m'en blesse pas; mais vous avez là devant vous un homme (montrant Pietri) sur le dévouement duquel vous comptez depuis vingt ans et qui jouit de toute votre confiance. Eh bien! demandez-lui, lui qui doit être renseigné aussi bien que nous, s'il conteste une seule de nos assertions. »

maine la révélation : il en avait pris l'habitude ; c'était à la fois le stimulant et la récompense dont il ne pouvait plus se passer. Il l'avait dit cent fois à Germaine, et il le répétait avec une conviction ardente, à ce retour des vacances, où il avait souffert qu'elle ne fût pas près de lui pour l'écouter, le louer, l'encourager. Elle lui répondit comme elle avait toujours fait. Mais elle tint à fixer tout de suite le mode de leurs relations :

— Même si vous exagérez, tant pis. Agir sur la pensée d'un homme tel que vous, c'est l'ambition que nous avons toutes. Et je suis très fière de l'avoir satisfaite en devenant votre amie.

Dans les yeux de Manès, une ombre passa sur les prunelles lumineuses. Il considéra Germaine, étonné :

— Amie est un nom charmant, et je vous le garderai toujours. Mais... avant de partir, vous m'aviez laissé l'espoir que vous ne me quitteriez plus. Il est vrai que, pendant ces deux mois de séparation, vous m'aviez imposé le silence comme une épreuve de vos sentimens. Mais j'ai gardé mon espoir ; c'est de lui que j'ai vécu ; je l'ai, en ce moment, aussi fort que ma vie...

Sa voix s'était assourdie et ses yeux devenaient plus sombres. Germaine, la tête un peu basse, regardait la pointe aiguë de son parapluie. Elle avait compté sur une explication lente qui, sans secousses, dénouerait le lien si lâche formé entre eux avant l'été. Mais voilà que, tout de suite, d'un élan, cet homme impatient prétendait en serrer les nœuds.

— ... Vous ne dites rien ? reprit-il. Qu'est-ce donc ? Auriez-vous changé d'avis en ces deux mois ? Vous ? Il m'est impossible de le croire ! Une femme comme vous ne se décide pas à la légère, et ne reprend pas par caprice la parole qu'elle a donnée... Je vous demande pardon. Ce seul doute me semble une offense. Mais, de grâce ! dites-moi...

Germaine ne pouvait admettre qu'elle eût changé pendant les vacances, c'est-à-dire qu'avant de quitter Manès elle se fût engagée sérieusement envers lui :

— Le doute est, en effet, assez blessant, protesta-t-elle avec vivacité. Depuis que vous me connaissez, j'ai toujours été la même ; et je ne varierai pas. Ce qui a fait notre amitié si haute, c'est que nous avons agi comme deux êtres conscients qui sacrifient les mesquins ménagemens pour se donner l'entière vérité de leur pensée... A cette heure, je le vois, il y a de vous à moi une méprise... Vous avez cru que je serais votre femme. Si je vous

l'ai laissé croire, ce ne fut pas, j'en suis sûre, avec la certitude qu'y ajoute aujourd'hui votre désir; ce fut, en tout cas, dans un moment où je subissais peut-être cette magie des soirs d'été qui nous accable, nous autres femmes, et qui me faisait pareille à la première venue : un moment où je n'étais pas moi-même...

— Pas vous-même ! fit Manès douloureusement.

— Non, fit-elle, le ton plus ferme. La preuve en est qu'à peine éloignée de vous, j'ai regretté mon illusion. Si je ne vous l'ai pas dit plus tôt, c'est que j'ai compté que vous reconnaitriez en vous-même une erreur pareille. Du moins, je suis certaine de rester pour vous, ne pouvant être votre femme, votre amie.

— Ah ! murmura Manès.

Sa tête se pencha. Germaine contempla cette tête penchée, ce corps ployé sous le choc ; en même temps que la voix de Manès se taisait, ses yeux s'étaient cachés ; et privé de leur lumière, le profil de son visage n'offrait plus que la bosse irrégulière du nez, la tache inélégante de la moustache noire, les saillies dures des pommettes et de la mâchoire. Germaine sentit cette laideur comme une faiblesse dont elle eut pitié ; elle remarqua, contre sa robe de soie souple, l'étoffe usée du veston et la toile terne du faux-col. « Raté, » le mot de Vambard pesait sur ses impressions. Souffrant ainsi, mal vêtu, sans regard et sans voix, Manès était si loin d'elle, fiancée du riche fabricant et future maîtresse du château de Lizy, qu'elle s'étonna d'avoir vu, même un instant, sa destinée liée à celle de cet homme. Elle en fut d'autant plus miséricordieuse, avec cette gaieté bienveillante que donne le sentiment d'une infinie supériorité.

— Je devrais me fâcher, dit-elle doucement, de la mine que vous faites, quand je vous promets d'être toujours votre amie. Il en est d'autres qui seraient contents et me diraient merci.

— Je suis inexcusable, murmura Manès, et je ne cherche pas à m'excuser. C'est qu'il y a trop longtemps, voyez-vous, que vous êtes pour moi mieux que mon amie..

Il releva la tête et reprit :

— Vous êtes mon amie aimée...

Sa voix avait vibré tendrement, passionnément, et ses yeux, fixés sur elle, brûlaient de souffrance. Elle cessa de sourire : elle le sentit, non plus éloigné d'elle, mais tout proche par cette passion et par cette souffrance. Elle eut aussitôt le besoin de lui

horreur autant que les murs de son cabinet, de sa chambre de Paris. Puis, tout à coup, le sommeil l'avait terrassé... Maintenant, dans la surprise de ce brutal réveil, les douleurs atroces de la nuit n'étaient plus, à son cœur, que comme l'engourdissement qui reste à des membres froissés. Et une autre pensée dominait en lui :

« Noirville! Je vais à Noirville! J'arrive à Noirville! »

Le hasard lui avait ainsi désigné la ville de son enfance, la chaire où son père enseignait vingt-cinq ans plus tôt... A la première nouvelle, il s'était troublé : la petite ville, propice à tuer sa fièvre, voilà ce qu'il avait souhaité; non point la grande cité ouvrière, trop active, trop riche, pour lui, en souvenirs émouvants. Puis, une curiosité singulière l'avait entraîné si vivement qu'il s'était décidé en hâte, par une crainte puérile que sa nomination ne fût rapportée. Et la même curiosité le reprenait à son réveil, proche de l'arrivée...

Il écarta le rideau. Le train filait à travers de belles plaines. La clarté du jour traînait, blafarde et grise, sur les champs labourés, et il y avait, tendues dans le creux des sillons, des buées transparentes, pareilles à des lambeaux de mousseline. Il cherchait dans sa mémoire; n'avait-il pas traversé, un matin d'automne, ce paysage : champs bruns voilés de rosée, peupliers frémissant de toutes leurs feuilles d'or dans la lumière incertaine? Peut-être!... Tout ce passé était si loin! Ses pensées erraient, indécises comme les premières lueurs du jour. Germaine!... Le temps où il avait cru qu'elle l'aimait! Les vacances dernières! La suite des jours jusqu'au rendez-vous du Salon d'automne!... Cela aussi semblait tellement loin, comme dans une autre vie que la sienne; dans une autre encore, il voyait les succès d'éloquence, l'ardeur à la lutte : dans une autre même, les souffrances des jours précédents, de la veille... Il ne souffrait pas. Étonné de ses illusions, il se repliait sur lui-même comme un enfant battu qui cherche à fuir les coups...

Le train filait. Soudain, Manès tressaillit, se leva. Dans la belle plaine, une fente s'était creusée : des bosses, des collines surplombaient un ravin. L'air devenait gris, la terre devenait noire. Brusquement, sur le ciel couleur d'opale, une silhouette se dressa, un échafaudage, coiffé d'un toit, où se déroulait un large câble : le premier puits de charbon... En une seconde, Manès revit à côté de lui le visage pâle d'un homme qui disait :

« Nous arrivons. » Une grande jeune femme, lourde du fardeau d'une maternité prochaine, répondait : « Dieu ! ce n'est pas trop tôt ! » Elle souriait cependant, malgré sa fatigue ; tous les deux lui souriaient, à lui, leur premier enfant...

L'évocation si prompte, si complète, l'étourdit. Depuis plus de vingt ans, il n'avait pas revu ces deux visages comme il venait de les voir. Il attendit, ému, la suite de ce miracle. Autour de lui, la terre noircissait de plus en plus.

— Que c'est noir ! avait dit sa mère. Je ne peux pas me faire à ce pays ! Ces maisons qui sont vieilles avant d'être achevées...

— Tu as tort, répondait son père doucement... C'est un bon pays : ce sont de braves gens, et on y travaille si bien !

Maisons noires comme la terre, briques où la poussière de charbon s'incruste pour faire du rose sale, couleur de tristesse et de misère... Des fumées montent et roulent sur elles-mêmes... Des formes humaines, membres minces, vêtements souillés, visages noircis, se hâtent dans la fraîcheur du matin. Ce sont des mineurs qui reviennent du puits... Les maisons maintenant se pressent, hautes, laides, pavoisées de linges qui séchent. Des hommes, des femmes paraissent à toutes les portes, s'en vont à pas rapides, et s'essaiment soudain vers la mine, vers l'atelier, vers le travail. Le train les laisse en arrière... Il ralentit sa marche, cependant. Des puits plus proches, par la fenêtre ouverte, Manès entend le déroulement des câbles ; de l'usine, aux vitrages irisés par le soleil pâle, il entend les pistons qui battent, les marteaux qui frappent, le bruit sonore et grave du fer contre le fer... C'est partout le travail. Et, par la couleur sombre de ces choses, par ces bruits formidables, par le halètement de ces machines, par ces vagues de fumée qui vont et viennent au sommet des cheminées gigantesques, ce travail révèle à la fois sa puissance et la prodigieuse quantité d'efforts, de joies, de vies humaines qu'il absorbe voracement, comme les vastes fours, le charbon à peine arraché de la terre.

Manès écoutait la voix de son père : il le voyait lui-même distinctement, comme si son image était restée présente dans le spectacle toujours pareil de la grande activité qu'il avait louée. L'illusion de cette présence emplissait d'une douceur ineffable le cœur du jeune homme. Il recueillait la sympathie de son père pour ce travail, et, d'ailleurs, il la transformait. En suivant des yeux les minces formes humaines englouties aux portes béantes

d'angoisse, mais ce n'était plus que l'angoisse de la parole prochaine.

— Vous n'avez pas peur ? lui demanda Toinette timidement.

— Pas trop ! fit-il, un peu tout de même...

Une foule, la foule des ouvriers renvoyés de la Manufacture, envahissait lentement la Bourse du Travail, se pressait dans le vestibule. Des hommes, des femmes, des jeunes filles comme Toinette et de vieux ouvriers avançaient pêle-mêle : casquettes coiffant des têtes de tous les âges ; cheveux blonds, bruns ou gris ; vestes et robes de travail confondues en masses sombres ; visages uniformément pâles, pareils à ceux des gens qui sortent de l'hôpital après une longue maladie. Cependant, des rires résonnaient : autour des femmes, des plaisanteries gaillardes s'échangeaient et elles répondaient vivement. Le bruit des souliers et des sabots, trainant sur le pavement de pierre, se mêlait à la rumeur des voix. Certains, le nez baissé, la barbe vieille de plusieurs jours, les mains dans les poches, un foulard autour du cou, piétinaient, l'air morne. La haute taille du père Bourru dominait cette foule ; ses épaules traçaient un sillage où Toinette marchait, puis Manès. Au passage, il serra la main d'un homme en chapeau mou, regard vif, traits tourmentés, avec un fer à cheval de barbe noire.

— Eh bien ! ça marche, fit Bourru, on est venu...

— Oui, dit l'homme à mi-voix. Si ça pouvait marcher aussi tout à l'heure. Mais, la reprise par tiers,... comment vont-ils prendre ça ?... Et pourtant le préfet m'a dit...

Il acheva sa phrase dans l'oreille de Bourru qui se penchait vers lui. Toinette se retourna du côté de Manès :

— C'est Colombier, le secrétaire du syndicat : il a été voir le préfet ; il dira sa réponse...

Ils pénétrèrent dans la salle : ils s'installèrent près de l'estrade. Un long moment s'écoula encore : on arrivait, on s'entassait. La rumeur des voix montait peu à peu : dans la lumière plus crue, les visages étaient plus pâles à travers la fumée bleuâtre des cigarettes et des pipes. Colombier parut enfin sur l'estrade et réclama le silence qui s'établit assez vite.

— Citoyens et citoyennes, dit-il, vous êtes réunis ce soir pour prendre connaissance du résultat de la démarche que j'ai faite en votre nom auprès du préfet, ainsi que pour arrêter les résolutions que comporte la situation. Il s'agit de constituer

le bureau. Je vous propose comme président le citoyen Bourru...

Un vacarme de cris couvrit sa voix : « Bourru!... vive Bourru! Vas-y, mon vieux! » Tout ce monde vociférait par amitié pour Bourru, parce qu'on lui savait une voix de tonnerre, et parce que c'était amusant de crier. Bourru, un peu rouge, monta sur l'estrade. Deux assesseurs lui furent choisis dans le même tapage. Après quoi, il se dressa et prononça fortement :

— La séance est levée!

Il voulait dire qu'elle était ouverte; l'émotion en public le rendait coutumier de pareilles erreurs. On le savait et on en riait. Cette fois encore, on rit un peu; mais il y eut des « chut! » énergiques. Bourru ajouta :

— Je donne la parole au citoyen Colombier.

Colombier, debout contre la table où il avait posé quelques papiers, commença aussitôt son récit : la fabrication arrêtée, les ouvriers renvoyés, la misère dans les familles, les efforts du syndicat pour obtenir une reprise du travail. Il parlait d'une voix blanche, monotone, avec une prodigieuse volubilité, où les phrases se dévidaient, incorrectes souvent, confuses, tantôt tissées de mots abstraits ou magnifiques, tantôt de trivialités, mais sans une secousse, sans un arrêt... C'était cette facilité qui avait fait son succès parmi ses camarades : tous, en ce moment, l'écoutaient bouche ouverte, émerveillés. Toinette, le cou tendu, ses jolis yeux un peu éblouis, eut un mouvement brusque pour avaler sa salive, et elle murmura à Manès :

— Oh! comme il parle bien!

Et il y avait dans sa voix une nuance d'envie, comme la crainte que Colombier ne parlât mieux que lui. Il sourit. Le discours de Colombier lui rappelait la manière de tant d'orateurs populaires, qu'il avait entendus à Paris; — le même flot intarissable et trouble, roulant pêle-mêle des débris arrachés partout, aux terres les plus viles et aux plus précieuses. Comme Toinette, il enviait Colombier, mais seulement pour cette attention émerveillée que lui donnait la foule. Quant à l'éloquence du secrétaire, la prétention et la vulgarité en offensaient tous ses goûts : il eût préféré une constante grossièreté, naturelle et brutale; mais cette rhétorique de primaire, nourri d'articles de journaux, lui était insupportable. Cependant, la foule écoutait, recueillie. Était-ce donc là ce qu'il fallait dire pour lui plaire? Il eut un mouvement de honte pour elle, de dégoût pour lui-

se retrouve dans aucune de ses lettres d'amour, même les plus exaltées. Sans le savoir, cette Ruchouk-Hanem avait rouvert dans son cœur une source vive qu'il croyait tarie. Le souvenir en persista chez Flaubert longtemps après.

D'ailleurs, à partir d'un certain point, nos distinctions conventionnelles entre le dedans et le dehors, le moi et le non-moi perdent toute signification. Les choses sont en nous, autant que nous sommes en elles. Ici, la pensée de Flaubert rejoint celle de Goethe, qui, lui aussi, voyageait, pour s'étudier et se contempler lui-même dans le miroir du monde : « Je ne voyage pas, — disait l'auteur de *Faust*, pour me tromper moi-même, mais pour me connaître mieux à travers les choses étrangères. »



Afin d'être plus sûrement impersonnel, de mêler le moins possible de ses préjugés, ou des vœux de son cœur à l'image fidèle de la réalité, l'artiste procédera comme si cette réalité était une pure illusion, une fiction étrangère à lui et qui ne le touche en rien. Flaubert a exprimé cette idée avec une netteté singulière dans sa préface aux *Dernières chansons* de Louis Bouilhet : « Si les accidens de ce monde, dès qu'ils sont perçus, vous apparaissent transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris votre existence, ne vous sembleront pas avoir d'autre utilité... » Une telle doctrine a fait scandale. On s'est empressé de la mal comprendre. Eh quoi ? le monde ne serait qu'une illusion, sans autre intérêt que de servir à l'art ? Il est certain que le nihilisme bouddhiste a effleuré la pensée de Flaubert : « Peut-être qu'il n'y a rien ! » dit le Diable à saint Antoine. Mais qui ne voit que cette transposition du réel, — de même que la recherche de l'impersonnalité, — n'est, pour Flaubert, qu'un artifice de méthode ? Il ne dit point que le monde n'a de réalité que transposé dans l'art, il dit seulement que l'artiste doit faire *comme si* cela était.

Cette méthode est bonne et salutaire *pour lui*, pour lui seul, — pour le dessein qu'il se propose, à savoir la représentation du réel, sans déformation d'ordre sentimental ou pratique. Du moment que nous considérons le monde comme une pure illusion esthétique, il est clair que, conçu ainsi, il n'intéressera plus que la « personnalité littéraire » de l'artiste, les hautes facultés

qui entrent en jeu dans la création de l'œuvre d'art. Cette dernière règle de la transposition renforce celle de l'impersonnalité. Elle en exagère encore la rigueur, afin de mieux prémunir l'artiste contre les suggestions de la sentimentalité inférieure.

Pourquoi donc se récrier contre lui, s'il isole ainsi sa réalité de la réalité commune, celle qui est une portion de notre activité ou de notre souffrance? Ce n'est, chez le bon ouvrier, qu'un raffinement de probité. N'admet-on pas que le savant, dans son laboratoire, isole deux corps, en vue d'une expérience et qu'il s'efforce par tous les moyens de les soustraire à l'influence perturbatrice du dehors, afin de rendre son expérience plus concluante? Sans doute les choses ne se passent point ainsi dans la nature. Mais le savant procède *comme si* les choses se passaient ainsi. De même, le romancier considère le monde comme n'ayant de réalité et de signification qu'en vue de l'art, afin de couper court à la tentation inconsciente que nous avons de tout ramener à nous-mêmes comme centres et d'envisager l'univers comme asservi à des fins conformes à notre désir.

On a reproché à cette méthode, — Brunetière, par exemple, — de fausser la réalité, en n'y voyant que matière à littérature, en sacrifiant le souci du vrai à celui du style et de l'effet esthétique. Le romancier, nous dit-on, en arrive à ne plus percevoir les choses que sous l'angle littéraire, à faire poser devant lui la réalité, au lieu de l'observer dans sa vérité et dans son train naturel : il tourne le dos à la vie. A quoi Flaubert riposte : « Je ne suis pas assez cuistre que de préférer des phrases à des êtres (1). » Mais l'art et la vie sont deux choses bien différentes et irréductibles l'une à l'autre. C'est une plaisanterie de croire que l'art nous rend jamais la vie telle qu'elle est, et qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour la voir. Le style est déjà par lui-même « une manière de voir. » En somme, l'artiste ne perçoit et ne traduit la réalité que dans la mesure où elle peut servir à son dessein et que s'il s'est mis d'abord dans *l'état littéraire* (2). Son mérite est de la découvrir avec d'autres yeux que ceux de l'habitude, de nous la montrer sous un angle qui lui est propre et qui est précisément l'angle littéraire. Enfin, c'est un métier que de faire un livre. S'il en est ainsi, l'écrivain doit employer toutes ses forces à perfectionner son métier, afin de le rendre

(1) *Correspondance*, IV^e série, p. 98 (Lettre à George Sand).

(2) C'est ce que Flaubert appelait familièrement : « se monter le bourrichon. »

En effet, c'est parce que le suffète, à chaque pas qu'il fait à travers ses magasins et ses trésors, prend à la fois conscience de sa propre force et de l'injure que lui ont infligée les Barbares, en pillant ces mêmes magasins, en saccageant et en brisant tout sur leur passage, en attendant jusqu'à l'honneur de sa propre fille ; c'est parce qu'il retrouve partout l'insulte des mercenaires et le déshonneur de sa maison ; c'est parce que sa colère bouillonne et s'accroît à la découverte de chaque nouveau méfait, qu'une circonstance en apparence insignifiante, — la vue de ses éléphants mutilés par les Barbares, — précipite sa résolution. A cette dernière vue, il ne peut plus y tenir, il brûle de se venger, et, malgré ses défiances et ses rancunes contre la République, il court au Sénat et il prononce la formule qui va le lier comme un serment : « Lumières des Baalim, j'accepte le commandement des forces puniques contre l'armée des Barbares !... »

* * *

Ainsi donc, la place de la description, dans *Salammbô*, est presque toujours proportionnée à son importance et à sa signification par rapport au reste du récit. Mais si elle a surtout une valeur d'art, ce serait s'aveugler de parti pris que de n'en pas voir la valeur historique. La solidité du fond, chez Flaubert, répond à la splendeur de la forme. Comme il le disait dans son ferme propos du 12 juin 1838, il a voulu « faire, à travers le beau, vivant et vrai quand même. » Il a fait vrai, mais il a fait surtout vivant.

En ce qui concerne l'archéologie punique, on peut discuter à perte de vue sur la question de savoir si Flaubert n'a pas trop accentué, dans son récit, la couleur biblique et phénicienne, au lieu de nous représenter une Carthage déjà à demi hellénisée. C'est l'opinion qui prévaut aujourd'hui. Mais les généralisations de l'archéologie sont sujettes à d'étranges variations. Ne nous hâtons pas trop de conclure contre Flaubert, dans le sens des archéologues (1). Ce qu'il y a de sûr, c'est que toutes ses affir-

(1) J'ai entendu dire maintes fois à l'un des hommes qui connaissent le mieux l'histoire de l'Afrique ancienne, qu'en matière d'archéologie punique l'opinion de Flaubert n'est jamais négligeable. Cela n'empêche pas certains professionnels de l'histoire de continuer à traiter *Salammbô* avec le plus ridicule dédain. Je relève dans une volumineuse *Carthage romaine*, en plus de 700 pages, ces phrases méprisantes jetées au bas d'une page : « On ne s'étonnera pas, je pense, de ne pas rencontrer dans cette liste le nom de Flaubert. En dépit des prétentions de l'auteur (?) »

mations et toutes ses hypothèses reposent sur des textes ou des documens certains. Il avait lu à peu près tout ce qu'on pouvait lire, de son temps, sur Carthage. Voilà de quoi nous rassurer. N'oublions pas, cependant, que *Salammbô* est avant tout un livre d'imagination. Flaubert a eu soin de nous le rappeler. De même qu'il disait à propos de *Madame Bovary* : « Les observations de mœurs, je me fiche bien de ça ! » de même, il écrivait à Sainte-Beuve, à propos de *Salammbô* : « *Je me moque de l'archéologie !* » Il ne s'agit pas de savoir si la coiffure de Tanit est authentique, ou si la robe de Salammbô eût été désavouée par les couturières de Carthage. Le moindre cuistre, là-dessus, peut se flatter d'en remonter à Flaubert, — et d'ailleurs ils n'y ont pas manqué. L'essentiel est de savoir si ce mirage antique évoqué par l'imagination de Flaubert forme un tout bien cohérent, satisfaisant à la fois pour une imagination d'artiste et pour une conscience d'historien : « si les mœurs dérivent de la religion et les faits des passions, si les caractères sont suivis, si les costumes sont appropriés aux usages et les architectures aux climats... » — On peut répondre hardiment que oui et qu'on n'a jamais tenté une œuvre d'une logique interne plus solide, ni d'une plus parfaite beauté !

Mais non seulement Flaubert a su nous donner une image plausible de l'Afrique au v^e siècle avant Jésus-Christ, il nous en a donné une image *toujours vivante*, en nous la représentant, si je puis dire, sous ses aspects éternels. *Salammbô* est un livre tout plein de l'Afrique. D'abord l'auteur nous a tracé des lieux où se déroule son action un portrait si véridique, si complet et si définitif qu'il n'y a plus qu'à glaner derrière lui. Tous ceux qui ont vécu en Algérie et en Tunisie le savent bien. Lorsqu'on

la science n'a rien à démêler avec *Salammbô*. Quoi qu'on pense de la valeur littéraire de ce roman, *on doit le tenir pour non avenu*, si l'on ne recherche que la vérité historique. » Et, pendant 700 pages, sous prétexte de rechercher la vérité historique, l'auteur de cette note entre-choque les opinions de Beulé contre celles de Dureau de la Malle et du moindre ingénieur des ponts et chaussées qui s'est livré à des sondages dans le golfe de Carthage. — le tout pour conclure que nous ne savons rien de positif sur la Carthage romaine, pas plus que sur la Carthage punique. C'est une belle chose que la méthode, mais encore faudrait-il l'appliquer à des sujets qui *rendent*, et non la faire fonctionner à vide pendant des centaines de pages. Après avoir volatilisés, réduits en poussière impalpable des textes anciens, sans doute obscurs ou contradictoires, mais qui enfin disaient quelque chose, on nous laisse plus incertains que devant. Hypothèses pour hypothèses, j'aime mieux celles de Flaubert. Au moins, elles me *font voir* une Carthage possible, tandis qu'avec ces messieurs, je ne sais rien et je ne vois rien du tout.

déjouer; soutenu par le ministre des Affaires étrangères, il se décida brusquement à la guerre. L'expédition de Tripolitaine est donc le prix dont M. Giolitti paye sa loi sur le suffrage universel. C'est là du moins l'une des origines d'une décision dont les conséquences seront si considérables pour l'avenir de l'Italie.

Il n'est point, de nos jours, d'entreprise politique qui n'ait son armature financière. L'action du Banco di Roma a fortement contribué à préparer l'opinion à une guerre de conquête en Tripolitaine, et particulièrement à y rallier les milieux catholiques. C'est un curieux épisode de l'histoire des rapports du royaume d'Italie avec le Saint-Siège. Le Banco di Roma était, au commencement du règne de Léon XIII, un établissement financier de médiocre importance, fondé par des particuliers. Son directeur, Ernesto Pacelli, sut gagner la confiance de l'entourage du Pape, si bien que Léon XIII lui confia les fonds du Saint-Siège. L'appoint de ces nouveaux capitaux permit au Banco di Roma de développer ses affaires. Mais ses accointances avec le Vatican l'empêchaient de pénétrer dans le monde des affaires qui a des attaches avec le gouvernement royal et, notamment, d'obtenir pour son papier l'escompte de la Banque d'Italie. Impatient de forcer cette porte, le Banco di Roma prit conseil en haut lieu; il avait pour président de son conseil d'administration le président de la Chambre de Commerce, frère de M. Tittoni, alors ministre des Affaires étrangères. C'était le temps où le gouvernement italien signait avec M. Delcassé les accords qui constataient que la France se désintéressait de la Tripolitaine et que l'Italie se désintéressait du Maroc (1902). Le gouvernement désirait acquérir, en Tripolitaine, des intérêts économiques qui lui permissent d'y développer l'industrie et le commerce italien, constituassent des hypothèques sur la province, et pussent au besoin fournir l'occasion d'une intervention armée. Le Banco di Roma obtint l'escompte de la Banque d'Italie, mais promit en retour de s'intéresser aux entreprises italiennes en Tripolitaine et en Cyrénaïque. C'est ainsi que furent fondées, à Tripoli et sur toute la côte, avec les capitaux et sous la direction d'un agent du Banco di Roma, M. Bresciani, ancien fonctionnaire de l'Erythrée, toute une série d'entreprises et d'affaires : huileries, savonneries, moulins, pêcheries, commerce des éponges, achat de terrains, usine électrique à Benghazi, ligne de navigation subventionnée qui a aujourd'hui quatre vapeurs. Des missions

furent envoyées à l'intérieur et des agens entrèrent en relations avec les chefs et les marabouts influens, préparant le terrain pour une prochaine enquête. Le Banco di Roma porta son capital à 80 millions et il vient, récemment encore, de l'accroître. Malgré ces efforts, le commerce restait stagnant, les affaires ne se développaient pas; les capitaux demeuraient improductifs; le passif grossissait. Les fonctionnaires ottomans entravaient, par toute sorte de tracasseries, l'essor économique de la province et particulièrement des entreprises italiennes: à Benghazi, par exemple, l'usine électrique, construite pour éclairer la ville, ne fut pas autorisée à fonctionner. Le Banco di Roma, ayant engagé de gros capitaux en Afrique, dans l'intérêt et presque sur les indications du gouvernement, avec l'assurance qu'un jour ou l'autre la Tripolitaine et la Cyrénaïque passeraient sous la domination de l'Italie, et qu'à la longue, l'attente des actionnaires serait récompensée, se trouva, dit-on, dans une situation difficile. L'année dernière, son directeur fit savoir au gouvernement qu'il allait se trouver dans la nécessité de liquider ses affaires de Tripolitaine et qu'il se disposait à entrer en pourparlers avec un groupe anglais et un groupe allemand. Cette perspective menaçante contribua beaucoup, semble-t-il, à décider le gouvernement à intervenir, au besoin par les armes. Les hostilités commencées, le Banco di Roma reçut l'entreprise du ravitaillement en vivres, en vêtemens, harnachemens, etc., du corps expéditionnaire. Il reste l'associé du gouvernement pour le développement des intérêts italiens en Tripolitaine; il fut même un moment question de lui confier le service de la Trésorerie dans les pays conquis, mais la Banque d'Italie protesta par une circulaire où elle rappelait qu'elle avait été associée à toute l'histoire de l'unité italienne et qu'elle pensait avoir quelque droit à n'être pas exclue des bénéfices de la nouvelle expansion de la monarchie dans la Méditerranée.

La Banque qui a la confiance du Vatican se trouve donc être, en même temps, celle qui, la première, a cherché à promouvoir les entreprises italiennes en Tripolitaine: élégante *combinazione* qui rapproche, pour une œuvre d'expansion italienne et de rayonnement chrétien, les deux pouvoirs historiques qui, à Rome, s'ignorent officiellement et se combattent. Dans les milieux catholiques, la guerre contre les Turcs a été très populaire; éloignés des élections et de la vie politique par les direc-

près toutes les côtes, mais bien que déjà plus de cent vingt mille hommes aient été débarqués en Afrique, ils n'ont, ni en Tripolitaine ni en Cyrénaïque, atteint le plateau intérieur; ils n'ont pas infligé à leur adversaire une défaite décisive. Leurs succès mêmes restent stériles parce qu'ils ne les poursuivent pas et que, la plupart du temps, ils se contentent de repousser des attaques. Actuellement, retranchés dans des forts et derrière des levées de terre, protégés en seconde ligne par les canons de la flotte, ils ne sont maîtres en réalité que du sol foulé par leurs troupes. C'est dans cette position, avec des installations forcément défectueuses, que va les assaillir l'été saharien, pendant lequel la chaleur torride, les coups de khamsyn, les tempêtes de sable brûlant qui oppressent les poitrines et angoissent les cœurs, rendent toute marche, toute activité mortelle aux Européens. Les Arabes, au contraire, se retireront chez eux, dans des conditions de climat et de vie auxquelles ils sont accoutumés et profiteront des occasions pour pousser de dangereuses pointes offensives. Les Italiens vont faire, cet été, la très rude expérience des guerres coloniales.

La tactique adoptée par les généraux italiens et confirmée à la suite du voyage du général Caneva à Rome paraît bien être la plus sage. L'offensive était possible pendant les premières semaines; elle ne l'est plus; elle ne le sera plus tant que les Italiens n'auront pas constitué, — comme le firent les Bugeaud, les Lamoricière, — des troupes spéciales, entraînées à la guerre africaine et saharienne. Avec des troupes indigènes bien payées et solidement encadrées, des ascaris de l'Erythrée, des compagnies d'infanterie et des batteries de montagne montées sur des mulets et sur des chameaux, des unités constituées avec des soldats renagés restant volontairement dans la colonie pour s'y faire une carrière suivie d'une retraite, ils pourront prendre l'offensive et, en constituant des colonnes à la fois très fortes et très mobiles, venir à bout de leurs adversaires. L'expérience formera, peu à peu, des chefs parmi les officiers. Les jeunes soldats venus d'Italie doivent autant que possible être éliminés, ou tout au moins maintenus sur le littoral, comme troupes de seconde ligne et de défensive. Ces vues sont, d'ailleurs, celles de l'état-major italien; elles ont été notamment exposées avec force, dans une lettre publiée par la *Preparazione*, par le général Ameglio, commandant de la division de Benghazi, actuellement chargé de l'occupation de Rhodes, l'un des chefs dont la guerre a révélé

la valeur. Elles s'imposent de toute manière, même si le gouvernement de Constantinople conclut la paix avec l'Italie, car la paix ne désarmerait pas les Arabes; ils n'ont jamais obéi au Sultan et ils lui obéiraient moins que jamais s'il leur enjoignait de se soumettre aux chrétiens. Il est même douteux que les soldats réguliers turcs puissent quitter la Tripolitaine pour venir s'embarquer dans un port occupé par les Italiens, les Arabes ne le leur permettraient pas et tourneraient leurs armes contre eux. Quant aux officiers, la plupart d'entre eux trouveraient sans doute le moyen de rester en face des Italiens. Ce n'est qu'avec le temps, par une politique indigène habile, en gagnant des influences religieuses, en distribuant adroitement des subsides et des cadeaux que, peu à peu, on amènera l'armée turco-arabe à se désagréger d'elle-même; mais il faudra quelques coups vigoureusement appliqués pour amener sa dispersion définitive, assurer la pacification du pays et la possibilité de faire œuvre de colonisation. La guerre en Tripolitaine et en Cyrénaïque est donc une chose, et l'action militaire ou diplomatique dans d'autres parties de l'Empire ottoman en est une autre. Ces deux ordres de faits, tout en ayant des répercussions et des incidences réciproques, sont indépendans l'un de l'autre.

VI

Les premières semaines de la guerre montrèrent que la diplomatie du roi Victor-Emmanuel avait bien choisi son heure; l'opinion quasi universelle jugea sévèrement l'agression italienne, mais les chancelleries gardèrent une attitude de neutralité sympathique. M. di San Giuliano, après les coups de canon de Preveza, affirma le désir de son gouvernement de ne pas ébranler le *statu quo* dans les Balkans. A l'appel qui leur fut adressé le 30 septembre par la Porte, les puissances répondirent par une fin de non recevoir. On espérait alors que la guerre ne durerait pas longtemps, que la Tripolitaine se défendrait à peine et qu'une intervention diplomatique rétablirait la paix. La guerre plaçait l'Allemagne dans une situation particulièrement délicate, en mettant aux prises l'Italie son alliée et la Turquie son amie et en compromettant ses intérêts économiques dans l'Empire ottoman. Les journaux ne se gênèrent pas pour critiquer avec acrimonie la conduite des Italiens que quelques-uns qualifièrent

ment. Les remèdes à cet état de choses ne pouvaient consister que dans des réductions ou des redistributions d'effectif à l'intérieur de l'armée. La suppression des quatrièmes bataillons s'imposait tout d'abord. L'adoption d'un chiffre-base nouveau, inférieur à la fixation de 1887, venait ensuite, en ce qui concernait la constitution de la compagnie. Les autres propositions étaient : la création d'un état-major particulier de l'arme, la suppression du grade de caporal, un remaniement du cadre complémentaire. Enfin la caractéristique du projet résidait dans la refonte de l'artillerie, qu'on proposait de porter à 744 batteries de campagne, abstraction faite des batteries de montagne, de place et de côte.

Le décret du 4 juillet 1894 n'avait attribué à cette arme qu'un total de 628 batteries; il s'agissait donc pour elle d'un accroissement de plus d'un tiers. Une mesure aussi importante absorba bientôt toute l'activité des réformateurs. Avant que le texte du général Picquart eût pu être discuté par la Commission de l'armée, la disjonction de l'article relatif à l'artillerie était proposée, admise, puis sanctionnée par la loi du 29 juillet 1909. Le cadre nouveau de l'artillerie se trouvait définitivement fixé à 75 régimens (62 de campagne, 11 à pied, 2 de montagne) et à 786 batteries (671 de campagne, 97 de côte et de place, 18 de montagne).

Après un long débat de presse, une minutieuse enquête parlementaire, des essais et des démonstrations contradictoires dans les polygones, les partisans de la batterie à quatre pièces l'emportaient sur les partisans de la batterie à six pièces. Ils consumaient en même temps dans l'armée la victoire du particularisme d'arme déjà consacrée au parlement par le vote du 29 juillet 1909. En effet, l'accroissement de l'artillerie *par le nombre des pièces* et l'attribution à chaque batterie de six canons au lieu de quatre, n'aurait rien coûté quant aux effectifs du temps de paix : le noyau de personnel existant — 103 hommes — permettait de servir six canons, et la batterie de guerre pouvait sortir de ce noyau par une opération normale de mobilisation. Au contraire, l'accroissement *par le nombre des batteries* exigeait un prélèvement de personnel sur le fonds commun du contingent.

Les batteries avaient beau se faire toutes petites et, de 103 hommes, descendre à 90 hommes : pour en former 160, il

fallait quand même 14 400 hommes. Par abaissement de l'effectif au chiffre indiqué, les 475 batteries anciennes offraient dans le même temps une disponibilité de 6 000 hommes. La différence, — 8 400 hommes, — était cet emprunt inévitable dont l'infanterie devait faire les frais.

L'opération s'échelonna sur deux classes. Le 1^{er} octobre 1909, création de 94 batteries montées, transformation de 36 batteries à cheval. Le 1^{er} octobre 1910, création de 65 batteries montées. Le 1^{er} janvier 1911, tous les nouveaux régimens, constitués, assuraient à chacun de nos corps d'armée une quote-part de 120 canons. Il ne restait plus qu'à revenir sur les projets partiels, — lois des cadres de l'infanterie, de la cavalerie, du génie, — dans lesquels le projet d'ensemble de 1907 s'était fractionné. Ce soin échut au général Brun, successeur du général Picquart. Le premier de ces trois projets fut déposé par lui en novembre 1909 sur le bureau de la Chambre, puis réclamé, remanié et renvoyé au Palais-Bourbon. Il devait en être retiré définitivement le 10 juillet 1911 pour être remplacé le 19 décembre par une quatrième rédaction à laquelle M. Messimy attachait son nom.

Par son premier article, le ministre proposait la création en Algérie et en Tunisie de 8 régimens nouveaux de tirailleurs; cette mesure se justifie par des besoins militaires qui pourront exiger bientôt de l'Afrique du Nord une contribution plus forte encore. La disposition légale qui laisse variable le nombre des bataillons entrant dans ces douze régimens permettrait alors d'agir selon les éventualités.

En ce qui concerne l'infanterie métropolitaine, la seule création projetée était celle de groupes cyclistes, rattachés à certains bataillons de chasseurs, formés [par la fusion des deux compagnies en une seule mixte, et subdivisés en trois pelotons. Pour le reste, les propositions ministérielles ne se distinguaient plus que par des variantes de celles qu'avait faites en son temps le général Picquart. Il s'agissait toujours de porter de 163 à 173 le nombre des régimens, de grouper en un état-major particulier les officiers que leur position de service sépare de la troupe; de régler par une proportion numérique, ou *péréquation* meilleure, le nombre des officiers servant dans chaque grade.

Ces mesures diverses semblent, au premier abord, n'avoir aucun rapport entre elles. Elles n'en sont pas moins enchaînées

cette unification récente des appellations qui fait qu'on se sent moins désireux d'être appelé : « Mon capitaine, » depuis que cette qualification se donne dans l'armée à des chefs de musique et à des pharmaciens. Voilà des griefs. Mais le principal est sans doute le malaise que des modifications trop fréquentes à la loi des cadres ont mis dans l'armée, faute d'être tempérées par des mesures spéciales relatives au recrutement des officiers et à leur avancement.

Il y a là une cause de trouble dont l'effet peut se reproduire demain et qui mérite d'être particulièrement soulignée. Les cadres viennent-ils à s'augmenter brusquement, ouvre-t-on toutes grandes les portes des écoles, que l'annuaire s'alourdit, s'engorge, et bientôt s'obstrue ; les promotions trop fortes n'ont plus d'écoulement ; elles languissent dans la longue monotonie des grades subalternes, et perdent l'entrain, la chaleur, la vie, avant d'avoir pu s'élever jusqu'aux grades supérieurs.

Tel est le désenchantement qui menace les officiers entrés dans l'armée sous le signe de la loi du 4 mars 1897. On se mit à cette époque à créer des quatrièmes bataillons ; pour les encadrer, on fit des sous-lieutenans à force, sans souci de régler leur nombre d'après les vacances qui se produisaient dans le grade au-dessus. Le tableau suivant montre cette disproportion :

Années.	Sous-lieutenans promus.	Vacances dans le grade de capitaine (lieutenans nommés à ce grade).
1897	725	426
1898	682	412
1899	693	434
1900	669	449
1901	635	370
1902	583	355
1903	497	365
1904	443	356
1905	428	334
1906	392	431
1907	411	409

Cependant, la loi de recrutement de 1905 était venue couper court à la mise sur pied des quatrièmes bataillons. Ces unités éphémères disparaissaient l'une après l'autre, laissant le cadre encombré de lieutenans qui restaient sans emploi et qu'on

classait pour ordre à la suite des régimens. Le ralentissement de leur avancement était devenu tel que, de onze ans en 1897, l'ancienneté nécessaire pour s'élever au grade suivant dépassait quatorze en 1911. Elle s'abaisse légèrement en 1912, par l'effet de diverses menues causes : remplacement immédiat des capitaines retraités par anticipation ; mises hors cadres, au titre de l'aviation et des écoles ; extension de la police marocaine ; application de la loi du 11 avril 1911 sur la *réserve spéciale*. Mais, selon les calculs de l'*Opinion militaire*, elle doit se relever ensuite et dépasser quinze ans en mars 1914.

La connaissance de cet état de choses et le souci de ménager des chances meilleures aux officiers qui entrent en ce moment dans la carrière, sont parmi les motifs qui ont porté l'Administration de la Guerre à réduire systématiquement les dernières promotions. Et sans doute, il est fâcheux de ne pouvoir remédier au vieillissement que par le déficit ; mais si cette nécessité est regrettable, on ne saurait dire à qui la responsabilité en incombe, ni en faire reproche à qui que ce soit.

Les généraux directeurs de l'infanterie pensaient agir au mieux de l'intérêt de leur arme, quand ils se hâtaient de compléter le cadre organique de 1897. Ils ne faisaient pas autre chose que ce que les généraux directeurs de l'artillerie venaient justement de faire, quelques années auparavant, pour doter de trois lieutenans l'ancienne batterie à six pièces du canon de 90. Les uns ni les autres ne prévoyaient le rétrécissement du cadre qui s'est produit quand la batterie n'a plus eu que quatre pièces, donc deux sections, et quand le régiment d'infanterie subdivisionnaire s'est trouvé réduit à trois bataillons. Mais leur particularisme d'arme aurait pu utilement être contrôlé par une autorité plus haute, par exemple celle du chef d'état-major de l'armée, si le jeu de nos institutions militaires avait présenté alors l'unité et la centralité qui le caractérisent aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit du passé, il importait d'améliorer sans retard la situation présente et d'ouvrir quelques débouchés à ces officiers arrêtés devant la porte des différens grades, comme devant des défilés trop étroits : on proposa la « péréquation. » Cette solution n'est ni la seule, ni peut-être la plus satisfaisante ; d'autres lui préfèrent un emploi plus large des retraites et des congés, un émondage et un élagage constans ; appliquée avec mesure, elle n'est pas moins susceptible d'exercer un effet

cette langue n'eût pu se faire entendre. Fidèles à leurs traditions, n'imaginant rien de plus beau que les figures amies qui peuplaient leurs autels, et dont les images étaient mêlées à leurs prières, ces bonnes gens ne se lassaient pas qu'on les peignit toujours pareilles. C'étaient de vieilles connaissances, des visages qu'on avait vus autour de soi dès le berceau : on ne demandait au peintre que de les rafraîchir. On n'exigeait de lui nul effort de pensée ou d'imagination. Telle de ces madones niçoises, peinte au milieu du xv^e siècle, semble l'œuvre barbare d'un Pisan du xiii^e. Un autre ne s'arrête pas de peindre ses petites saintes fluettes, vieillottes et revêches, aux mines pointues, aux bouches pincées, au teint aigre et mêlé de citron et de verjus. Le paysage ne fait que de timides apparitions. A quelques journées de là, dans les *botteghe* de Florence, le naturalisme triomphe, étend chaque jour ses conquêtes; là est le progrès, l'avenir. Et cependant, comment ne pas les admirer ces âmes qui refusent leur tendresse à la perfection étrangère, et qui ne veulent pas qu'on leur change leur ciel ?

Le mieux doué des peintres indigènes est sans conteste Louis Brea. Il n'a tenu qu'à lui d'être un des « petits maîtres » les plus charmants de la Renaissance. Son premier tableau, la *Pietà* du couvent de Cimiez, est une œuvre qui dut faire époque, au moment où elle parut, dans ce petit monde d'autrefois. Elle y apportait un souffle de jeunesse inconnu. Si quelqu'un avait pu dégourdir cette école, c'est Brea. Il est certain qu'il connaissait les ateliers toscans, car son retable est plein de réminiscences florentines. Mais ce qu'il y avait de meilleur dans le jeune artiste, c'était une délicatesse, une sensibilité discrète et poétique, plus apte à s'exprimer par le ton que par le dessin, et qui plaît ou émeut sans qu'on sache bien la définir. La tête de la Vierge est un morceau de toute rareté. C'est un petit masque de cire, entièrement exsangue, mat, exprimé sans traits, presque sans modelé, blanc de cette blancheur atone qui est moins une couleur que l'absence de couleur, et se distinguant à peine des linges qui l'enveloppent, comme un visage de nonne, sous le manteau de deuil d'un bleu violacé, obscurci jusqu'au noir.

Un plus habile eût découpé ce pénétrant morceau, et de tout le tableau donné cette seule tête. Brea pouvait, à peu de frais, être un peintre éminent de demi-figures féminines. On aurait de lui une galerie de jeunes passionnées; la note qu'il

apportait eût paru plus distincte, et sa grêle chanson ne se fût pas perdue. Les conditions de la peinture, dans le milieu où il vécut, ne permettaient pas ce parti : son art charma ce public peu critique. Pendant quarante ou cinquante ans, de Gènes à Toulon, il fut le peintre ordinaire de la côte ligure. Peu de paroisses, à quinze, à vingt lieues de la mer, qui ne voulussent avoir un tableau de sa main. Il est le Pérugin des Alpes Maritimes. Et il eut un peu le même sort que le maître ombrien. Son talent succomba au nombre des commandes. Son joli sentiment, dilué dans des œuvres trop vastes, peu nourri de substance et d'études, était incapable de suffire à la tâche qui lui échut. Les ouvrages de sa vieillesse, comme le *Calvaire* de Cimiez, sont d'une débilité extrême ; à peine quelques têtes navrées, quelques visages crispés de larmes contenues, rappellent l'aimable lyrique qui s'annonçait près de là dans une page de jeunesse. Ses meilleures œuvres, dans un musée, feraient pauvre figure. Elles sont inséparables de l'atmosphère où elles sont nées, des autels où elles ont longtemps alimenté la foi. Il faut les voir chez elles, par exemple à Taggia, non loin de San Remo, dans l'église dominicaine émergeant à demi parmi les oliviers, et qui est le sanctuaire favori de Brea. On y conserve une dizaine de ses peintures. Lorsqu'on les aperçoit le soir, dans la grande nef déserte et aujourd'hui désaffectée, près du cloître maintenant transformé en caserne, une piété vous prend pour ces pages délaissées ; on dirait l'esprit opiniâtre qui s'attache en secret à ces voûtes violées ; on ne voit plus en elles que le sentiment qui les dicta, et on y trouve alors la subtile mélancolie d'une rose qui se dessèche et d'un parfum qui s'évapore.

Mais le plus singulier génie de la contrée est un peintre moins connu encore que Brea. Aucune histoire ne nomme seulement Giovanni Canavesi. C'était un clerc, prêtre ou chapelain, comme il s'intitulait ; il était de Pignerol, et voilà tout ce qu'on sait de lui. Cet homme de Dieu tenait du ciel le don le plus curieux de l'apostolat par l'image. C'est un prédicateur brutal, escarpé, frénétique, une espèce de Barelette ou d'Olivier Maillart qui, au lieu de la parole, manie le pinceau. On rencontre parfois dans les ordres, même encore de nos jours, la vocation des arts jointe au zèle des âmes. On voit à Murols, en Auvergne, une série de fresques du curé. Le P. Besson en a laissé à Rome de charmantes. Canavesi porte en ce genre une fougue sainte. Rien ne

petite-fille) c'est merveille de la voir, merveille de l'ouïr. De l'ouïr, car sa voix est la plus belle du monde, et son chant n'est pas indigne de sa voix. De la voir, même silencieuse, mais toujours musicale, et composant par la démarche et le geste, par le rythme des attitudes et l'expression du visage, une vivante harmonie. La mise en scène générale est médiocre, les costumes ne sont pas très heureux, et la Rome du premier acte ressemble à quelque petite ville de l'Auvergne ou du Velay.

On vient de nous rendre *Don Juan*, comme on rend à ceux qui l'aimaient la dépouille d'un être chéri, victime d'un accident ou d'un crime. Puisqu'il est écrit que « la colère n'opère pas la justice de Dieu, » nous appellerons, sans colère, un accident, un accident funeste, et, si vous voulez, un homicide par imprudence, l'exécution, à l'Opéra-Comique, du chef-d'œuvre de Mozart.

Les intentions n'étaient certes pas mauvaises. Quelques-unes même ont été suivies d'effet. Il est bon d'avoir enlevé aux choristes, qui l'avaient usurpé, et de restituer exclusivement aux solistes, qui le tenaient de Mozart, lequel sans doute avait ses raisons pour le leur confier, le finale du premier acte. Félicitons aussi la direction de l'Opéra-Comique de nous avoir fait entendre pour la première fois, — pour la toute première, — le dernier finale. Délicieux musicalement, il suit la catastrophe, il la commente dans un esprit tantôt sérieux, tantôt aimable; avec une grâce aisée et libre, il en tire à la fois de nobles et de plaisantes leçons. Enfin et surtout, on ne saurait trop approuver, — l'ayant réclamé si souvent, — le retour à la coupe originale, en deux actes. Mais alors il fallait aussi, il le fallait absolument, assurer, par des changemens à vue, la succession rapide, ininterrompue des tableaux. Sans quoi, la multiplication des entr'actes menaçait de partager l'ouvrage, non plus en deux, ni même en cinq actes, mais en neuf, et de l'allonger interminablement. Cela n'a pas manqué. Tout ce que l'on gagnait d'un côté s'est perdu par ailleurs. Mieux eût valu renoncer à de vains effets de décor. On ne saurait assez le redire : les chefs-d'œuvre du genre de *Don Juan*, — s'il y en a d'autres de ce genre-là, — se passent aisément du spectacle, étant de la musique avant tout, plus que tout, n'étant peut-être que de la musique. Le régisseur du théâtre de Prague, le premier qui « mit en scène » *Don Juan*, s'appelait Guardasoni. J'ai toujours trouvé que ce nom ressemblait à un avertissement ou à un programme. Quand on s'occupe de *Don Juan*, quand on y touche, c'est aux sons, ri en qu'au

sons qu'il faudrait prendre garde. Or, c'est justement des sons que cette fois on paraît s'être soucié le moins.

Choisi comme directeur général de la musique et, en particulier, de l'orchestre de *Don Juan* à l'Opéra-Comique, M. Reynaldo Hahn est à bon droit réputé pour son intelligence et son amour de l'œuvre du maître de Salzbourg. Il sait par cœur et « conduit » de même l'opéra cher à son cœur. Il ne parut pourtant pas le conduire toujours avec une connaissance très sûre, avec un sens très juste des mouvemens. Et puis il l'a mené petitement, sans ampleur ni puissance, dans un style un peu plus de salon, pour ne pas dire de casino, que de théâtre. Les moindres détails de cette musique, on le sait, lui sont familiers et lui sont précieux. Mais on peut ne rien ignorer des secrets de Mozart, hormis un seul, celui de les révéler tous. Il nous souvient pourtant que M. Hahn y avait naguère assez brillamment réussi. Quelques exécutions, en concert, de *Don Juan*, à l'Éden-Théâtre, nous firent un plaisir extrême. Une autre troupe, il est vrai, servait sous le même chef. Doña Anna, pour ne rappeler qu'elle seule, fut alors cette incomparable Lilli Lehmann, que nous venons d'applaudir, d'acclamer hier encore, avertis par ses cheveux blancs qu'il peut y avoir une voix qui jamais ne tombe, une ardeur qui ne s'éteint pas.

Dans le *Don Juan* de l'Opéra-Comique, tout est éteint, rien n'est debout. Faut-il passer la revue des interprètes et leur adresser un ordre du jour? Le *primo uomo*, don Juan, c'est M. Périer. M. Périer joint à fort peu de voix beaucoup d'intelligence. On ne compte plus les rôles que l'artiste a su composer avec ces élémens inégaux, en comédien parfait, à peine en chanteur. Mais don Juan veut être chanté. Sans compter que la figure même, l'extérieur et l'action du personnage conviennent aussi peu que possible à l'interprète. En deux mots, don Juan et M. Périer ne sont pas du même ordre. Leporello ne diffère pas moins de M. Vieuille, lequel est parfaitement dépourvu de souplesse, de rondeur et de vivacité. M. Francell fait un Ottavio plutôt gauche, à la voix blanche, au style d'écolier. Enfin quel directeur de théâtre comprendra jamais que le rôle du Commandeur n'est pas ce qu'en argot de coulisses on appelle « une panne, » et que, si peu que chante l'homme de pierre, il le doit chanter d'une terrible, tonnante, foudroyante voix.

Quant aux femmes, dont on a dit que, dans le bien ou le mal, elles vont souvent plus loin que nous, leur sexe a remporté sur le nôtre, en cette rencontre, le plus triste avantage. Zerline seule, peut-être, mérita quelque bienveillance. Mais nous n'oserions pas, selon leurs

curiosité des biographes, désireux de découvrir au juste la part de la « confession » et celle de la fantaisie dans les aventures du jeune Lavengro. Car voici qu'après M. Knapp, et M. Watts-Dunton, et maints autres, M. Herbert Jenkins vient de nous offrir à son tour une nouvelle *Vie de George Borrow*, « compilée, nous dit le titre, d'après des documens officiels inédits, d'après la correspondance intime et les œuvres de Borrow, etc. » Avec une patience, une érudition et un amour exemplaires, M. Jenkins s'est attaché à confronter de proche en proche les événemens racontés dans *Lavengro*, dans *The Romany Rye*, et dans la *Bible en Espagne*, avec les témoignages portés sur soi-même, dans ses lettres, par l'auteur de ces livres, et aussi avec les renseignemens biographiques fournis à son sujet par d'autres personnes, durant toute sa carrière. D'où ressort, en premier lieu, la conclusion péremptoire que Borrow, malgré le sous-titre de : *Un Rêve*, qu'il a donné à son *Lavengro*, s'y est constamment tenu à la plus scrupuleuse vérité autobiographique, sauf à broniller, çà et là, quelques dates, et à changer quelques noms : de telle sorte que, bien par delà *David Copperfield*, il faudrait remonter jusqu'aux *Confessions* de Rousseau pour rencontrer l'équivalent d'une entreprise littéraire comme la sienne. Mais en même temps que les savantes recherches de M. Jenkins l'ont amené à nous garantir la valeur historique des romans de Borrow, elles lui ont permis de compléter, ou parfois de corriger, l'image que nous a offerte le célèbre romancier anglais de toute sa personne ; peut-être l'ouvrage entier du nouveau biographe ne contient-il pas de chapitre plus curieux que celui où nous trouvons, par exemple, l'explication de ce qu'on pourrait appeler le paradoxe religieux de la *Bible en Espagne* et de *Lavengro*.

Car il convient de reconnaître que, avec tout le plaisir que nous cause la lecture de ces livres, nous y sommes trop souvent choqués par une opposition surprenante entre la ferveur « anglicane » de l'auteur, ses protestations de solide piété, et le ton violent, haineux, presque blasphématoire de ses allusions non seulement aux croyances purement « papistes » du catholicisme, mais encore à tels dogmes qui, sous une forme à peine différente, se retrouvent au fond de toute « confession » chrétienne. Et ce n'est pas non plus sans quelque surprise que, dans la *Bible en Espagne* surtout, nous voyons l'auteur entremêlant soudain des témoignages plus ou moins éloquens de cette ferveur anglicane à des peintures où leur apparition produit sur nous l'effet le plus imprévu : comme si Borrow, tout d'un coup, s'était rap-

pelé son rôle de « missionnaire, » — pour ne pas dire : sa qualité de chrétien. Même dans *Lavengro*, ces brusques élans de piété, heureusement beaucoup plus rares que dans la *Bible en Espagne*, nous laissent sous une vague impression de gêne : que l'on imagine l'auteur de *l'Éducation sentimentale*, ou encore celui du *Bachelier* et des *Réfractaires*, — ce Jules Vallès qui n'est pas non plus sans ressembler à George Borrow, avec sa haine passionnée de toute « aristocratie » et la savante chaleur contenue de son style, — qu'on les imagine s'interrompant soudain au milieu d'un de leurs récits pour se mettre à genoux et débiter un *Pater Noster*!

Aussi bien les contemporains eux-mêmes de Borrow avaient-ils été frappés déjà de ce caractère à tout le moins bizarre de sa dévotion ; et plus d'un critique lui avait discrètement reproché de n'être pas absolument sincère dans sa façon d'exprimer ses sentimens religieux. Mais Borrow s'est défendu avec énergie contre un tel reproche, et tous ceux qui l'ont connu, en particulier les directeurs de la *Société Biblique*, se sont accordés à affirmer son entière bonne foi ; sans compter que l'hypocrisie dont on le soupçonnait aurait été toute gratuite, et parfaitement inexplicable de la part d'un écrivain qui, devenu riche par son mariage, n'attendait désormais ni ne désirait aucun succès matériel de la vente de ses livres. Non, l'étrangeté de son attitude religieuse n'est pas simplement le fait d'un émule de Tartufe, non plus que d'un disciple secret de Voltaire s'amusant à singer une piété qu'il eût méprisée au fond de son cœur. L'explication de ses véritables sentimens religieux doit être cherchée plus loin, dans son éducation première, dans l'action des circonstances de sa destinée ; et c'est là, en effet, que nous pouvons désormais l'atteindre, grâce aux documens nouveaux que nous a révélés M. Herbert Jenkins.

Fils d'un officier, — ainsi qu'il nous l'apprend dans son *Lavengro*, — mais d'un officier d'origine paysanne, et qui longtemps n'avait été que « le sergent Borrow, » le futur romancier avait été élevé par ses parens dans le respect des dogmes et pratiques de l'église anglicane : mais les relations qu'il avait engagées de très bonne heure avec toute espèce d'hérétiques et de mécréans, et notamment avec ces Bohémiens qui longtemps l'avaient considéré comme l'un des leurs, n'avaient point tardé à étouffer en lui l'étincelle de piété qu'y avait, non sans effort, allumée sa mère ; et peut-être son esprit naturel d'insubordination, et l'antipathie réciproque qui, dès l'enfance, s'était manifestée entre son père et lui, avaient-ils encore contribué à lui faire détester une religion

n'aurait pas eu le même sens. M. Étienne n'a pas fait, croyons-nous, de manifestation personnelle bien éclatante pour ou contre la réforme, mais le plus grand nombre de ses amis y sont contraires et ils auraient interprété son succès au profit de leur opinion. En revanche, les partisans de la représentation proportionnelle sont en droit de tirer avantage de l'élection de leur candidat. Au point de vue parlementaire, ils représentent une majorité composite et bigarrée qui va de l'extrémité droite à l'extrémité gauche ; ce n'est pas une majorité de gouvernement ; ce n'est, si l'on veut, qu'une majorité d'opinion, mais il n'en faut pas moins compter avec elle. Ce serait une grande faute de ne pas le faire. Ce serait une faute aussi de ne pas capter la force que cette élection recèle et de ne pas s'en servir. En tout cas, comme nous l'avons dit plus haut, et comme M. Deschanel l'a dit plus éloquemment que nous en prenant possession du fauteuil présidentiel, il faut aboutir : que ce soit dans un sens ou dans l'autre, il faut sortir de l'incertitude au sujet du mode électoral qui sera mis en œuvre en 1914. Si ce doit être la représentation proportionnelle, il n'est que temps pour les partis de s'organiser en vue d'un mode électoral nouveau, qui fonctionnera chez nous pour la première fois et que le pays, tout en le voulant, ne s'explique pas encore très clairement. Si on ne le fait pas, les élections prochaines seront une surprise et un chaos.

Nous avons parlé du discours de M. Deschanel : il a été d'une très belle tenue littéraire et la Chambre, en l'écoutant, a éprouvé un plaisir délicat. Le nouveau président a parlé de l'ancien avec une respectueuse sympathie : les dissentimens d'autrefois s'effacent devant la mort. Il a eu aussi un mot obligeant pour M. Étienne, son concurrent de la veille resté son ami. M. Deschanel ne s'en est pas tenu là : il a donné les meilleurs conseils à la Chambre sur la distribution de son travail et nous désirons vivement que ces conseils soient suivis. Que de forces se perdent dans nos assemblées parce qu'elles sont employées sans méthode ! Si M. Deschanel obtient seulement que la discussion du budget ne soit que la discussion du budget et non pas de cent autres choses à la fois, il faudra bénir sa présidence. Y réussira-t-il ? Ne cherchons pas à prévoir l'avenir : pour le présent son élection, dans une lutte réglée contre le parti radical en désordre et bientôt en déroute, a une signification qui ne saurait échapper. Depuis quelques mois ce parti éprouve échecs sur échecs : ainsi périssent les partis qui n'ont plus d'hommes ni d'idées.

On sait avec quels ménagemens nous parlons de nos provinces

perdues : ce n'est pas faute d'y penser toujours, mais c'est un devoir pour nous de n'en parler qu'avec prudence, faute de quoi nous risquerions de leur être plus nuisible qu'utile et d'aggraver encore les préventions qui existent contre elles en Allemagne. Le récent discours que l'empereur Guillaume a prononcé à Strasbourg a cependant fait trop de bruit dans le monde pour que nous le passions sous silence : nous devons en dire au moins quelques mots. L'Empereur a les impressions vives et le verbe prompt ; cela suffit sans doute à expliquer les paroles qu'il a adressées au maire de Strasbourg. Il s'en est fallu de peu qu'il n'accusât l'Alsace-Lorraine d'ingratitude : on lui a donné une constitution qui lui assure une certaine autonomie ; que lui faut-il davantage et d'où vient l'opposition qui continue de s'y manifester ? Si cet état d'esprit dure, a dit l'Empereur, l'Alsace sera réunie à la Prusse et, après m'avoir connu du bon côté, elle me connaîtra du mauvais.

Le prétexte à cette boutade virulente a été le mécontentement causé en Alsace par l'interdit prononcé contre l'usine de Grafenstaden dont le directeur a déplu. Il a déplu, non pas parce qu'il remplissait mal sa fonction et fabriquait de mauvaises locomotives, mais parce que son attitude politique n'était pas conforme aux vœux du gouvernement. Il n'en a pas fallu davantage pour que les commandes qui avaient été faites à l'usine de Grafenstaden lui aient été retirées et pour qu'on lui fit savoir qu'elle n'en recevrait pas d'autres aussi longtemps qu'elle conserverait le même directeur. L'Alsace est sans doute le seul pays du monde où un pareil fait pouvait se produire ; l'opinion en a été froissée et agitée et l'affaire a été l'objet, à la seconde Chambre, d'une discussion à la suite de laquelle l'assemblée s'est prononcée à l'unanimité contre la mesure prise. Y avait-il lieu de s'en indigner ? Non, certes ; l'impression produite par le retrait des commandes est toute naturelle ; en tout cas, il est excessif, après avoir retiré ses commandes à l'usine, de menacer à son tour l'Alsace de lui retirer sa constitution. Mais il n'y a eu là qu'un prétexte : la raison sérieuse et profonde de l'irritation du gouvernement impérial vient de ce que l'opposition alsacienne, qu'on espérait désarmer avec des demi-concessions, reste mécontente et continue de soutenir la totalité de ses revendications. Cet état d'esprit persistant en Alsace entretient à Berlin une nervosité qui, on vient de le voir, va quelquefois jusqu'à l'exaspération. Il serait très simple de donner satisfaction aux Alsaciens en leur accordant une autonomie plénière et en mettant leur pays sur le même pied que les autres États de l'Empire ; mais c'est

actuelle. L'appui moral de ce grand pays ne nous a pas fait défaut quand nous en avons eu besoin et on a certainement prévu le cas où, si un conflit continental venait à éclater, cet appui moral pourrait devenir un appui matériel. Mais si des vues ont été échangées à ce sujet, aucune obligation d'y donner suite n'a été contractée; on a laissé aux circonstances le soin d'en décider. Il en serait autrement avec un traité.

Faut-il donc le faire? Ce n'est pas la presse française qui le demande, c'est la presse conservatrice anglaise, et elle le fait dans des termes qui ne peuvent que nous toucher. Il y aurait quelque légèreté à y répondre dès aujourd'hui, puisqu'on reconnaît en Angleterre même qu'une alliance comporte des conditions qui n'existent pas encore: toutefois, l'opinion française ne saurait en repousser l'idée *a priori*. Nous n'avons eu qu'à nous louer de la parfaite loyauté de l'Angleterre depuis que les arrangemens que nous avons faits avec elle en 1904 ont orienté nos deux politiques dans le même sens; il n'y a pour ainsi dire pas un seul nuage entre nous, et notre confiance mutuelle a toujours été en se consolidant. L'alliance, si elle se concluait un jour, serait donc le contraire d'une génération spontanée; elle aurait des racines dans un passé déjà long, elle serait le fruit de l'expérience. Nous n'en dirons rien de plus pour le moment. L'idée en est née chez nos voisins, c'est chez eux qu'elle doit faire son chemin et elle n'y a encore conquis, en dehors du gouvernement, qu'une partie de l'opinion. Mais c'est beaucoup qu'elle s'y soit produite, qu'elle y ait été exprimée et discutée. C'est le symptôme d'un esprit nouveau.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

JURY - HORS CONCOURS: Paris 1900, Londres 1908, Bruxelles 1910, Turin 1911

Exportation GRANDS PRIX EXPOSITIONS

HANOI 1902
 ST-LOUIS 1904
 SEATTLE (Etats-Unis) 1909
 BUENOS-AIRES 1910
 Maison fondée en 1862

SUC SIMON

GRANDE LIQUEUR DIGESTIVE HYGIÉNIQUE
 à base d'alcool vieux pur vin
 DÉLICIEUSE A L'EAU GLACÉE

CURAÇAO BRANDY FINE ABRICOT Crème de Menthe Simon

Royal Mark

LIQUEUR EXQUISE, EXTRA-FINE

Verte et Blanche

Spécialité de PRUNELLE au Cognac et Grande Crème de CASSIS de Bourgogne

SIMON AINÉ, CHALON-SUR-SAONE

Maison à Paris, 159, Faubourg-Poissonniers, 159

Envoi sur demande de 3 échantillons au
 choix par colis-postal, franco gare, contre
 envoi d'un mandat-poste de fr. 3.25.

Genève Hôtel Beau-Séjour

et
 Établissement Hydrothérapique

CHAMPEL

Résidence idéale - Ouverts toute l'année

1^{er} ordre. — Reconstituit en 1907 avec les derniers perfectionnements. — Position dominante, exempte de bruit et de poussière. — Grand Parc. — Vue étendue. — Auto-garage. — Tennis. — Orchestre. — Tramways à proximité. -- Prix Modérés.

L'Académie de Médecine désapprouvant
 formellement les Eaux
 ARTIFICIELLEMENT GAZÉIFIÉES,
 Il est recommandé de ne boire que
 l'Eau minérale naturelle de

ST GALMIER

Naturellement gazeuse

Approuvée par l'Académie de Médecine -- Déclarée d'intérêt public

Source BADOIT
 Eau de table sans rivale

L'Eau de Saint-Galmier est
 mise en bouteilles d'après les
 procédés les plus perfectionnés

Source ROMAINE
 Extra-Gazeuse

et telle qu'elle sourd du granit, stérile de tout germe à 37=50 de profondeur.

BANQUE CANTONALE DE BALE

BALE (Suisse)

GARANTIE DE L'ÉTAT DE BALE

Capital: fr. 20.000.000 entièrement versés

GARDE ET GÉRANCE DE TITRES SOUS DOSSIERS A UN OU PLUSIEURS TITULAIRES

Achats et vente de fonds publics. Location de coffres forts

COMPTES-COURANTS ET COMPTES DE DÉPOT

Les dépôts appartenant à des étrangers habitant hors de Suisse sont exempts
 de tout impôt et de droit de succession suisses

Pour tous renseignements, s'adresser à la Direction de la Banque Cantonale de Bâle.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

viâ Calais ou Boulogne

CINQ SERVICES RAPIDES QUOTIDIENS DANS CHAQUE SENS

Voie la plus rapide

TRAJET EN 6^h45. — TRAVERSÉE MARITIME EN 1 HEURE.

Services officiels de la Poste (viâ Calais)

SERVICES RAPIDES ENTRE PARIS, LA BELGIQUE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE, LA RUSSIE,
LE DANEMARK, LA SUÈDE & LA NORVÈGE

Billets de 15 jours pour Londres

Délivrés certains jours de Fêtes.
Prix au départ de Paris : 1^{re} cl., 72 fr. 85; 2^e cl.
46 fr. 85; 3^e cl., 37 fr. 50.

Billets circulaires pour le Comté de Kent

Délivrés au départ de Paris, conjointement avec
des billets Paris ou Calais à Douvres, ou Paris
ou Boulogne à Folkestone.
Durée de validité de 33 jours, prolongeable par
deux périodes de 15 jours moyennant un supplé-
ment de 10 0/0 du prix du billet à chaque période.
Diverses gares de province délivrent les mêmes
billets.

Billets d'Excursion pour l'Écosse et le Pays de Galles

Délivrés du 1^{er} Mai au 31 Octobre. Validité : 45 jours.
Prix très réduits.

Bains de Mer et Villes d'Eaux :

Billets d'Aller et Retour collectifs pour Familles
d'au moins quatre personnes, valables 33 jours.
(Réduction de 50 p. 100 à partir de la quatrième
personne.)

Cartes d'abonnement de 33 jours. (Réduction de
20 p. 100 sur le prix des abonnements ordinaires
d'un mois.)

Billets individuels hebdomadaires. (Réduction de
20 à 44 p. 100.)

Billets individuels ou collectifs d'Excursion du
dimanche à des prix excessivement réduits (2^e et
3^e classes) (pour les Bains de Mer seulement).

Billets d'Excursion du Dimanche pour Chan- tilly, Pierrefonds et Compiègne, Coucy-le- Château, Villers-Cotterets

A des prix excessivement réduits.

Fêtes de Pâques, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption et de Noël

Délivrance de Billets d'Excursion valables de 1 à 5
jours à prix très réduits pour
Bruxelles

Billets d'Excursion pour visiter la Vallée de la Meuse

Prix : 1^{re} cl., 42 fr. 35; 2^e cl., 31 fr. 25; 3^e cl.
23 fr. 20. Validité : 15 jours.

Voyage circulaire : Paris-Bruxelles-Ostende- Londres-Calais-Paris (ou vice versa).

Billets valables 30 jours.
Délivrance du 1^{er} Mai au 31 Octobre 1912.
Prix : 1^{re} cl. 108 fr. 80; 2^e cl. 79 fr. 25; 3^e cl. 53 fr. 70

Quatre voyages circulaires pour visiter la Belgique

Prix très réduits. Validité : 30 jours.

Voyages Internationaux avec itinéraires facultatifs

A effectuer sur les divers grands Réseaux français
et les principaux Réseaux étrangers.
Validité : 60 à 120 jours suivant la distance par-
courue. Arrêts facultatifs.

Billets de Vacances à prix réduits

Avantageux pour les Familles d'au moins trois
personnes, effectuant, sur le Nord, un parcours
simple minimum de 50 kilomètres.

Fêtes du Carnaval, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomp- tion, de la Toussaint et de Noël

Prolongation de la validité des Billets d'Aller et
Retour ordinaires.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, Éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS (7^e)

DERNIÈRES PUBLICATIONS à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

VICENTE BLASCO IBAÑEZ

L'INTRUS

Traduit de l'espagnol par RENÉE LAFONT

CHARLES DE BORDEU

LA PLUS HUMBLE VIE...

FÉLICIEN CHAMPSAUR

POUPÉE JAPONAISE

Ouvrage contenant 303 illustrations en couleurs

MAURICE DONNAY

de l'Académie Française

THÉÂTRE (TOME V)

L'Escalade — Parâtre — La Vrille

ÉMILE GUILLAUMIN

LE SYNDICAT DE BAUGIGNOUX

ELSA JERUSALEM

LE SCARABÉE SACRÉ

Traduit de l'allemand par J.-W. BIENSTOCK et CLAUDE MARGELLE

HENRY KISTEMAECKERS

LA FLAMBÉE

Pièce en trois actes

HUGUES LAPAIRE

JEAN-TEIGNEUX

VICTOR MARGUERITTE

LES FRONTIÈRES DU CŒUR

MIRABEAU

ŒUVRES (LES ÉCRITS)

Avec une introduction et des notes par LOUIS LUMET

(Collection L'ÉLITE DE LA RÉVOLUTION)

DARIO NICCODEMI

LE REFUGE

Pièce en 3 actes

L'AIGRETTE

Pièce en 3 actes

JULES PERRIN

UN MASQUE SUR DEUX VISAGES

PIERRE WOLFF

L'AMOUR DÉFENDU

Pièce en trois actes

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

Rédacteur en chef: M. Paul LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISANT LE SAMEDI

L'Économiste français traite toutes les questions qui se rattachent à l'administration générale, aux finances, aux impôts, au régime industriel, à la législation commerciale, aux travaux publics, à l'éducation et au mouvement social. Il reçoit des correspondances particulières d'Angleterre, d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, d'Italie, de Russie, d'Égypte, de Turquie, des deux Amériques et de l'Extrême-Orient.

La partie financière de *L'Économiste français* est l'objet d'un soin tout particulier et jouit d'une autorité considérable. Dans un temps où il n'existe guère de journaux financiers qui ne soient sous la dépendance de quelque maison de banque, *L'Économiste français*, grâce à son prix élevé, à la compétence et à l'impartialité de ses rédacteurs, offre presque seul aux capitalistes des renseignements complets et sincères qui soient de nature à leur servir de guides. Ainsi *L'Économiste français* s'est efforcé, dès le début, d'attirer l'attention sur la situation financière réelle de la *Compagnie de Panama*. (Voir les *leading articles* de *L'Économiste français* des 8 et 10 août 1885, des 19 et 26 juin 1886, des 16 et 23 juillet 1887; 28 janvier et 4 février 1888). On peut citer également les articles de *L'Économiste français* sur le *Syndicat des cuïres*, sur les *Valeurs argentines et brésiliennes*, sur les *Chemins de fer Portugais* et les *Chemins de fer Espagnols*, ainsi que sur les *Fonds d'Etat de l'Espagne*, du *Portugal*, de l'*Amérique du Sud*, sur les obligations et les actions des *Chemins de fer américains* et sur les diverses valeurs américaines, sur les *Mines d'or*, sur les *placements et les dépôts de titres ou de fonds à l'étranger*, etc., et sur bien d'autres questions où se sont manifestées avec éclat l'indépendance et la perspicacité de cet organe.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 25 MAI 1912

PARTIE ÉCONOMIQUE

Les conditions présentes de la colonisation au Maroc. — L'apprentissage dans l'industrie de l'horlogerie. — La campagne présidentielle aux États-Unis. — Les Halles centrales de Paris. — Lettre de Suisse: les comptes de la Confédération pour 1911; les monnaies suisses; le budget de 1912; la Banque nationale suisse en 1911; résultats des Chemins fédéraux. — Le nouveau projet d'impôt sur le revenu exposé par son auteur. — Correspondance: la question monétaire au Chili. — Revue économique: Opérations des Caisse d'épargne ordinaires avec la Caisse des Dépôts et Consignations du 11 au 20 mai 1912; la Banque de l'Empire d'Allemagne en 1911. — Nouvelles d'outre-mer: les Etablissements des Détroits. — Bulletin bibliographique.

PARTIE COMMERCIALE

Revue générale. — Sucres, alcools d'industrie. — Prix courants des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières: Bordeaux, Le Havre, Marseille.

REVUE IMMOBILIÈRE

Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine.

PARTIE FINANCIÈRE

Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais, chemins de fer anglais. — Valeurs canadiennes. — Marché américain, valeurs des États-Unis. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois et autrichiennes diverses. — Obligations des chemins de fer de Santa-Fé. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses: Compagnie des Voitures; Métropolitain; Phosphates de Gafsa. — Mines d'or et valeurs des pays aurifères; Mines d'or du Transvaal; Mines de l'Ouest de l'Australie et de l'Ouest-Africain. — Cours des changes. — Assurances. — Renseignements financiers: Recettes des Omnibus, du Canal de Suez, des Chemins de fer de Porto-Rico. — Recettes hebdomadaires des Chemins de fer français et étrangers. — Rapports: Compagnie des Phosphates et du Chemin de Fer de Gafsa; Banque de Paris et des Pays-Bas.

Bureaux de l'ÉCONOMISTE FRANÇAIS, 35, Rue Bergère, PARIS (9^e)

PRIX D'ABONNEMENTS:

Paris et les départements: 40 fr. par an, 20 fr. pour 6 mois
POUR L'ÉTRANGER, LE PORT EN SUS

Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste de France.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

BIBLIOTHÈQUE DU MOUVEMENT SOCIAL CONTEMPORAIN

Chaque volume in-18, broché 3 fr. 50

JOSEPH CHARMONT

Pour paraître le 5 Juin

Les Transformations du Droit Civil

Précédemment parus :

L'Évolution de la France Agricole, par *M. Augé-Laribé*.
L'Orientation Religieuse de la France actuelle, par
Paul Sabatier.

Le Procès de la Démocratie, par *G. Guy-Grand*.
Les Fonctionnaires : leur action corporative, par
Georges-Cahen.

BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS POUR LES JEUNES FILLES

Chaque volume in-18, relié toile bleue, 4 fr. 50; — broché. 3 fr. 50

LÉONARD MERRICK

Vient de paraître

La Fille de Lynch (Traduction F. DELMONT)

Précédemment parus :

Catherine Aubier, par *Yvette Prost*.
Cousine Sans-Gêne, par *Roger Dombre*.

Le Chrysanthème Rose, par *Yolanda*. Traduit de
l'italien par *France d'Audiffredy*.

“ LA PETITE BIBLIOTHÈQUE ”

Chaque volume in-8 écu, illustré, relié toile souple, 2 fr. 10; — broché. . . 1 fr. 50

A. PARMENTIER

Vient de paraître

Les Jeux et les Jouets : leur Histoire

Précédemment parus :

Les Artistes (Biographies), par *Léonce Bénédict*.
Ce que racontent Monnaies et Médailles, par *Jean*
D. Benderly.

Fêtes et Coutumes populaires, par *Ch. Le Goffic*.
Petites Causeries d'un Ingénieur, par *Maz de Nan-*
souty.

Nouvelles Éditions entièrement à jour des cartes suivantes de

l'ATLAS GÉNÉRAL VIDAL-LABLACHE

Afrique

Conforme à la Convention Franco-Allemande

A l'échelle de 1 : 17.500.000

Afrique Septentrionale et Centrale

Madagascar — Amérique physique (au verso)

Un onglet double 65 c.

Afrique Centrale et Méridionale

Afrique physique — Afrique politique

Un onglet double 65 c.

l'ATLAS DES COLONIES FRANÇAISES

CARTE N° 6

Tunisie

A l'échelle de 1 : 1.000.000

Une carte en couleur (62° × 42°),
en feuille, net 1 fr. 25

CARTE N° 9

Afrique Occidentale

I. SÉNÉGAL

A l'échelle de 1 : 3.000.000

Une carte en couleur (62° × 42°),
en feuille, net 1 fr. 25

Librairie HACHETTE et C^{ie}, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris

ERNEST DAUDET

TRAGÉDIES ET COMÉDIES

DE

L'HISTOIRE

(*Récits des Temps Révolutionnaires*)

Qu'il fasse se dérouler, sous les yeux de ceux qui le lisent, un des drames les plus poignants de la Terreur; qu'il leur ouvre la chambre conjugale de Gustave III; que de la Cour de Suède il les conduise à celles de Vienne, de Naples et de Saint-Pétersbourg, les lecteurs sont assurés, en suivant M. Ernest Daudet, d'assister à des spectacles émouvants et d'apprendre des choses qu'ils ignoraient et qui ne sont pas les moins pathétiques de l'Histoire.

Un volume in-16, broché 3 fr. 50

LARREGUY DE CIVRIEUX

SOUVENIRS D'UN CADET

(1812-1823)

Ces souvenirs sont ceux de Silvain Larreguy de Civrieux, septième enfant d'une de ces vieilles et nobles familles basques qui, sous la Monarchie, essaïmaient leurs nombreux fils à travers le monde.

Silvain, âgé de seize ans, s'engagea après diverses alternatives, en 1813, dans un régiment de ligne sous les ordres du commandant Bugeaud. Plus tard, il assista à Waterloo, au siège de Barcelone en 1823, entra dans la Garde Royale; puis, capitaine adjudant-major, il donna sa démission pour épouser la marquise de Sarron. C'est son histoire, héroïque et aventureuse, qui nous est racontée ici par lui-même.

Un volume in-16, broché 3 fr. 50

Librairie HACHETTE et C^{ie}, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris

HENRY ROUJON

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ARTISTES

ET

AMIS DES ARTS

Le portrait littéraire est un genre aussi personnel, aussi vivant que classique, et M. Henry Roujon, l'auteur de la *Galerie des Bustes*, y excelle. Ses qualités d'esprit et d'observation, son sens du pittoresque et de la couleur, son art d'écrire s'y dépensent pour le plaisir et le meilleur enseignement du lecteur.

Voici une nouvelle série de ces portraits d'après nature: Bouguereau, Paul Dubois, le marquis de Chennevières, Eugène Guillaume, le comte Delaborde, Reyer, Verdi, Hébert, Ludovic Halévy, revivent en ces pages éloquentes. Et une fine et discrète émotion rend plus pénétrante l'évocation de ces figures qui ne sont pas encore des figures d'hier, mais qui appartiennent à l'histoire des arts et des lettres d'aujourd'hui.

Un volume in-16, broché 3 fr. 50

HENRI CARRÉ

LA FIN DES PARLEMENTS

(1788-1790)

Un volume in-8°, broché 7 fr. 50

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS

RENÉ BOYLESVE

Madeleine jeune femme

Roman

Un volume in-18. — Prix 3 fr. 50

PIERRE MILLE

Louise et Barnavaux

Roman

Un volume in-18. — Prix 3 fr. 50

J. GALZY

L'Ensevelie

Roman

Un volume in-18. — Prix 3 fr. 50

LOUISE COMPAIN

La

Vie tragique de Geneviève

Roman

Un volume in-18. — Prix 3 fr. 50

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Iéna et la campagne de 1806, par Henry Houssaye. Introduction par M. Louis Madelin, 1 vol. in-8; Perrin.

Ce sont les dernières pages écrites par l'historien de 1814 et de 1815 que l'on trouvera ici réunies et complétées par M. Louis Madelin sur les notes et documents de l'auteur après qu'une cruelle maladie eut interrompu sa tâche. Jusqu'au chapitre VI inclusivement, — les opérations en Saxe, Saalfeld, Iéna, Auerstaedt qui en sont les parties essentielles, et qui ont paru ici même, — cette étude sur l'admirable campagne de Prusse est l'œuvre de Henry Houssaye : il avait voulu, en la préparant, qu'éclatât une fois de plus, prouvée par les documents et jaillissant des faits, la gloire du grand Empereur et de la grande France. Dans quelles conditions ce travail, aux visions glorieuses, avait été conçu, entrepris, M. Louis Madelin l'a dit avec la plus éloquente émotion dans la brillante et forte introduction où il retrace la vie et l'œuvre de celui qui fut son maître et son ami.

L'Œuvre française en Algérie, par M. Raymond Aynard, avec préface de M. Jonnart, 1 vol. in-16; Hachette.

M. Raymond Aynard a été, au gouvernement de l'Algérie, le collaborateur de M. Jonnart. En homme qui a mis la main à l'œuvre et qui a gardé pour ce beau pays et pour la grande œuvre que la France a faite une admiration justifiée, il nous donne un tableau complet de la vie algérienne, de l'administration, de la colonisation, en un mot, de toutes les grandes questions qui intéressent l'avenir de la France africaine. Depuis la suppression du « rattachement », l'Algérie a pris un essor nouveau. Ce qui a été fait, ce qui reste à faire, M. Aynard nous l'expose avec clarté, avec impartialité. Ses pages concernant l'Islam et la complexité de la question indigène méritent d'attirer l'attention sur ce problème si difficile que la France doit résoudre sous peine d'échouer dans son œuvre africaine. Enfin M. Aynard insiste, dans des pages enthousiastes et charmantes, sur les beautés naturelles de notre France africaine. Puisse-t-il engager beaucoup de Français à aller les admirer !

Le coup d'Agadir, par M. Pierre Albin, 1 vol. in-12; Félix Alcan. — **Chronique de l'an 1911**, par M. Mermeix, 1 vol. in-12; Bernard Grasset.

En même temps que paraissait le livre de M. Tardieu sur Agadir, MM. Pierre Albin et Mermeix en publiaient deux autres qui traitent du même sujet avec des qualités différentes; ils donnent plus de place au récit et moins à la discussion. On les lira avec un intérêt très vif. Les faits y sont exposés dans leur développement logique, appuyés d'une documentation précise et éclairée par la psychologie des principaux acteurs des événements. Ce sont des études faites avec un réel souci d'impartialité dans la recherche de la vérité. Assurément le dernier mot n'est pas dit et il ne peut pas l'être encore, sur la crise que l'Europe vient de traverser; mais ces publications le préparent et elles aideront à mieux comprendre les suites d'une entreprise qui n'est encore qu'à ses débuts. Le talent des deux écrivains rend d'ailleurs la lecture de leurs ouvrages aussi facile qu'elle est instructive.

Newman catholique, d'après des documents nouveaux, par M. Paul Thureau-Dangin, 1 vol. in-12; Plon.

Peu d'hommes ont été plus célèbres que Newman, mais, jusqu'à ces derniers temps, il est resté peu ou mal connu dans le secret de son âme ardente et tourmentée. M. Wilfrid Ward, dépositaire de ses papiers et de son journal intime, vient de publier une biographie de lui qui a servi à M. Thureau-Dangin pour écrire le livre que nous annonçons aujourd'hui. Nul n'était mieux qualifié pour nous initier aux pensées secrètes et profondes de Newman. On savait que sa vie avait été une lutte continuelle contre les influences adverses qui mettaient en doute sa parfaite orthodoxie, sinon la sincérité même de sa conversion. Newman en a cruellement souffert, non seulement parce que ses susceptibilités les plus légitimes en étaient froissées, mais parce qu'elle le condamnait à l'inaction. Nous avons maintenant ses confidences à ce sujet. Elles lui font honneur, car elles prouvent que sa foi n'a jamais été ébranlée et que sa soumission a toujours été absolue. C'est tout un drame de conscience que nous raconte M. Thureau-Dangin.

Pages d'hier, poésies, par M. de Boissy, 1 vol. in-12; Plon.

Ce petit volume de vers témoigne chez M. de Boissy d'une rare distinction d'esprit et de sentiment. Il n'exprime que ce qu'il a senti, à savoir le trouble d'un cœur qui ne se connaît pas encore lui-même, cherche à se reconnaître, hésite, tâtonne, et, trop actif pour se reposer, est sur le point de demander à la charité universelle l'emploi de ses forces, lorsqu'il en rencontre un autre auquel il se donne dans un beau chant de confiance et d'amour : et l'on croit voir alors, au caractère même de son abandon, que l'auteur est une femme. Mais un livre de vers ne s'analyse pas : il faut le lire. Après ces poésies toutes personnelles, viennent deux morceaux d'une inspiration plus générale. M. de Boissy nous raconte, dans l'une, une légende de Noël, toute fleurie, et met dans l'autre, en prenant pour exemple Alfred de Musset, le poète aux prises avec les épreuves qui le grandissent en le meurtrissant. Si, comme nous le croyons, ce volume est le premier qu'ait publié M. de Boissy, il est une promesse et déjà quelque chose de plus.

La Cité des lampes, par Claude Silve, 1 vol. in-16; Calmann-Lévy.

Dans ce livre qui n'est pas plus une étude technique de la vie des cloîtres qu'il n'est un roman, il ne faut chercher qu'une série d'impressions, de reliefs. Ces pages, nous dit l'auteur, ne sont que *vision*, vision de la Cité d'ardente paix où brûlent de continuelles lampes adoratrices, où se consacrent à jamais les vivantes hosties. Elles décrivent un séjour dans une cité imaginaire d'où peu s'en retournent après y avoir demeuré. Et l'auteur a sans doute voulu montrer, chez son héroïne, jusqu'où peuvent être poussées les exaltations malades et la frénésie de l'amour mystique chez un être dévoyé et peu fait pour la vie du cloître. Mais si ces scènes étranges produisent une impression pénible, elles sont évoquées en un style docte, l'expression, d'une subtilité pénétrante et osée, séduit parfois autant par des qualités rares qu'il étonne par son originalité même.

La REVUE DES DEUX MONDES paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS, SEINE, SEINE-ET-OISE	Un an, 50 fr. — Six mois, 26 fr. — Trois mois, 14 fr.
DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES.	— 56 fr. — 29 fr. — 15 fr.
ÉTRANGER.....	— 62 fr. — 32 fr. — 17 fr.

On s'abonne en France, sans frais, dans tous les bureaux de poste

Prix du Numéro : 3 francs. — Étranger : 3 fr. 50

FRANCE

AGEN.....	BOUCHERON, FERRAN.	CHERBOURG.....	A. MARGUERIE.	NICE.....	JOUGLA, GALIGNANI.
AIX.....	A. DRAGON.	COUTANCES.....	LADROUE.	NIMES.....	LAVAGNE-PEYROT.
ALGER.....	JOURDAN.	DIJON.....	GROFFIER, VENOT.	NIORT.....	CLUZOT.
AMIENS.....	REGONNET, RUMIGNY.	DOUAI.....	LAUVERJAT.	ORLÉANS.....	MARRON.
ANGERS.....	GÉRMAN et GRASSIN.	ÉPINAL.....	FLOHREISEN.	PAU.....	LAFON.
ANNECY.....	E. GAY, GARDET.	GRENOBLE.....	DE VALLÉE et C ^{ie} .	POITIERS.....	MARCHE et LEVRIER.
ARRAS.....	SÉGAUD-LANCEL.	LA ROCHELLE.....	A. FOUCHER.	REIMS.....	MICHAUD.
AUXERRE.....	LANTIER.	LE HAVRE.....	DOMBRE.	RENNES.....	MATOT-BRAINE.
AVIGNON.....	V ^{ie} DAILLÉ.	LE MANS.....	FLAMMARION et VAILLANT.	ROUEN.....	PILHON et HOMMAY.
BAR-LE-DUC.....	COLLOT.	LILLE.....	SAINT-DENIS.	SU-ÉTIENNE.....	A. LESTRINGANT.
BASTIA.....	OLLO.	LIMOGES.....	TALLANDIER.	SE-DAN.....	CHEVALIER.
BORDEAUX.....	HAVAS, FRÉRET.	LYON.....	PALISSON.	TOULON.....	DUPRE, FONTAINE.
BOURGES.....	A. AUKENFANS.		CUMIN et MASSON.	TOULOUSE.....	E. JOURDAN.
BREST.....	FRED. ROBERT.		GEORG, PHILY.		RUMÈRE.
CAEN.....	L. JOUAN.		FLAMMARION et VAILLANT.		D ^{lle} A. et N. BRUN.
CAHORS.....	GIRMA.		(BLANCARD, RUAT.	TOURS.....	BOISSELIER, PERICAT.
CAMBRAI.....	DAYEZ.		CARBONELL.		VERNEAUX.
CARCASSONNE.....	LAJOUX frères.	MARSEILLE.....	FLAMMARION et VAILLANT.	TROYES.....	GRIS.
CHALONS-S-MARNE.....	A. DENIS.		COULET, BRUN, PODJOL.	VALENCE.....	DUREAU.
CHAMBERY.....	DARDEL et C ^{ie} .	MONTPELLIER.....	BARBÉ.	VALENCIENNES.....	LEMAITRE, GIARD.
CHARLEVILLE.....	ÉMILE RUBEN.	NANCY.....	VELOPPÉ, VIER.	VERSAILLES.....	BERNARD.
CHARTRES.....	SAINT-PIERRE.	NANTES.....			

ÉTRANGER

ALLEMAGNE		ESPAGNE		SUISSE	
BERLIN.....	DIRECTION DES POSTES. ASHER, BROCKHAUS. LE SOUDIER, SCHEFFER. BROCKHAUS, MAX ROBE. A. TWIETMEYER.	MADRID.....	E. DOSSAT, F. FÉ. VERDAGUER.	GENÈVE.....	PHILIPPE DURR. ALJOH.
LEIPZIG.....	LE SOUDIER, PEHRSSON.	BARCELONE.....	RICHARDIN.	BERNE.....	FRANCKE et C ^{ie} .
MAYENCE.....	SAARBACH.			LAUSANNE.....	THE SACK.
ALSACE-LORRAINE		GRÈCE		BALE.....	GEORG et C ^{ie} .
STRASBOURG.....	AMMEL. TREUTTEL et WÜRTZ.	ATHÈNES.....	ÉLEPHEROUDAKIS.	VEVEY.....	E. SCHLESINGER.
MULHOUSE.....	STOCKELBERGER. LÉO. PÉTRY.	HOLLANDE		TURQUIE	
ANGLETERRE		LA HAYE.....	BELINFANTH frères.	CONSTANTINOPLE.....	HEYDRICH.
LONDRES.....	HACHETTE, ROLANDI. DULAU, NUTT, SIEGLÉ. BAILLIÈRE & TINDALL. WILLIAMS & NORGATE. DAWSON & SONS.	AMSTERDAM.....	BELINFANTE, FRUKMA. NILSSON et LAMM.	SALONIQUE.....	NILSSON.
AUTRICHE-HONGRIE		ROTTERDAM.....	KRAMERS.	SMYRNE.....	ABAJOULI.
VIENNE.....	BROCKHAUS, GÉROLD. FRICK, LE SOUDIER. BRACHMILLER et fils. GOLDSCHMIDT.	ITALIE		PAYS D'OUTRE-MER	
TRIESTE.....	J. DANK, HIRSCHFELD. RÉVAL, A. LAFFERT.	ROME.....	BOCCA, MODES MENDEL. LOESCHER, TRÉVÉS.	NEW-YORK.....	W. JENKINS, SAMPERS. BRENTANO, SYBERT & C ^{ie} . (The International News C ^{ie} . TAUZY et LEVI. The San-Francisco News C ^{ie} . The New-Orleans News C ^{ie} . The New-England News C ^{ie} . SCHORNHOF.
BUDAPEST.....	SINGER et WOLFFNER. LE SOUDIER, BROCKHAUS.	MILAN.....	BOCCA, HOEPLI. TRÉVÉS, NILSSON.	SAN-FRANCISCO.....	(The San-Francisco News C ^{ie} . The New-Orleans News C ^{ie} . The New-England News C ^{ie} . SCHORNHOF.
BELGIQUE		FLORENCE.....	VIRDSSEUX, SEEBER. BEUF.	N ^o -ORLÉANS.....	The New-Orleans News C ^{ie} . The New-England News C ^{ie} . SCHORNHOF.
BRUXELLES.....	RAMLOT, LEBÈGUE. FALK.	GENÈS.....	PLASS, MARGHERI.	BOSTON.....	The New-England News C ^{ie} . SCHORNHOF.
LIÈGE.....	J. BELLENS.	NAPLES.....	BOCCA, BRERO. CASANOVA, RENZO STREGLIO.	SAINT-LOUIS.....	THE S ^t -LOUIS NEWS C ^{ie} .
ANVERS.....	FORST.	TURIN.....	MÜNSTER.	MONTREAL.....	C. A. MILETTE.
MONS.....	DACQUIN, MAGERMAN.	VENISE.....		TORONTO.....	THE TORONTO NEWS C ^{ie} .
DANEMARK		PORTUGAL		MEXICO.....	C. BURET, M. GUILLOT. GARNIER.
COPENHAGUE.....	FRED. HÖST.	LISBONNE.....	RODRIGUES.	RIO-DE-JANEIRO.....	H. LOMHAERTS et C ^{ie} .
ÉGYPTE		ROUMANIE		SÃO-PAULO.....	A.-L. GARRAUX.
CAI.....	SCHULIER, MIGNAN. BARRIER, DIEMER.	BUCAREST.....	SOCRE et C ^{ie} .	SANTIAGO.....	SERVAT, MIRANDA. C. KIRSINGER et C ^{ie} .
SUEDE ET NORVÈGE		RUSSIE		VALPARAISO.....	NIMMEYER, TORNERO. C. M. JOLY et C ^{ie} . ETCHEPARRIBORDA. FERMEIN, YBARRA. A. BARRIBO y RAMOS. PLANCHART y VELUTIN.
STOCKHOLM.....	C. FRITZ.	S ^t -PETERSBOURG.....	ZIEBBERLING, WOLFF. C. RICKER, VIOLETT.	BUENOS-AYRES.....	C. M. JOLY et C ^{ie} . ETCHEPARRIBORDA. FERMEIN, YBARRA. A. BARRIBO y RAMOS. PLANCHART y VELUTIN.
CHRISTIANIA.....	W. CAPPELEN.	MOSCOU.....	GAUTHIER, R. VIOLETT. M. O. WOLFF. GEBETHNER et WOLFF. WENDE, VIOLETT. ORIGELBRAND.	MONTEVIDEO.....	W. ROBERTSON. KIRKPATRICK. CALDERON.
		VARSOVIE.....	ORIGELBRAND.	SÃO-PAULO.....	A.-L. GARRAUX.
		ODESSA.....	G. ROUSSEAU.	SANTIAGO.....	SERVAT, MIRANDA. C. KIRSINGER et C ^{ie} .
		BATAUM.....	NIKOLADZE.	VALPARAISO.....	NIMMEYER, TORNERO. C. M. JOLY et C ^{ie} . ETCHEPARRIBORDA. FERMEIN, YBARRA. A. BARRIBO y RAMOS. PLANCHART y VELUTIN.
		RIGA.....	KYMMEL.	BUENOS-AYRES.....	C. M. JOLY et C ^{ie} . ETCHEPARRIBORDA. FERMEIN, YBARRA. A. BARRIBO y RAMOS. PLANCHART y VELUTIN.
				MONTEVIDEO.....	W. ROBERTSON. KIRKPATRICK. CALDERON.
				CARACAS.....	A. NICOLIER.
				MELBOURNE.....	A. GUYOT.
				BOGOTA.....	G. KOLFF et C ^{ie} .
				SAJON.....	
				PORT-AU-PRINCE.....	
				BATAVIA.....	

BULLETIN DE LA LIBRAIRIE

DV

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, PARIS

Publications nouvelles

Décembre 1911 — Avril 1912

LÉON BLOY

Le Sang du Pauvre. Vol. in-18..... 3,50

Le Sang du Pauvre, c'est l'argent, dit M. Léon Bloy. Ce nouveau livre de l'écrivain est dédié par lui à sa fille Véronique. « En le lisant, lui dit-il, tu te souviendras de la multitude infinie des cœurs qui souffrent, des enfants de Dieu qu'on afflige, des tout petits qu'on écrase et qui n'ont pas de voix pour se plaindre. Ton père a essayé de crier à leur place, de ramasser en une sorte de *Miserere* toutes les souffrances de ces lamentables. Tu sais de quel prix il en a payé le droit et à quelle école redoutable il s'est instruit. » Ces seules lignes, c'est déjà toute l'éloquence et toute l'émotion de ce livre.

MÉLANIE CALVAT

Vie de Mélanie, Bergère de la Salette, écrite par elle-même en 1900. *Son Enfance* (1831-1846). Introduction par LÉON BLOY. Vol. in-18..... 3,50

Devenue carmélite, et sur la fin de sa vie, la bergère de la Salette écrivit, sur l'ordre de son confesseur, les mémoires de son enfance. C'est ce document que publie M. Léon Bloy. On y voit l'extraordinaire récit d'une enfance vouée aux passions de la foi mystique. « Qu'on se représente, dit l'éditeur, une habitante du Paradis forcée de vivre sur terre... ayant reçu, par infusion, la théologie la plus sublime, en même temps

Envoi franco du Catalogue complet sur demande

qu'une injonction de n'être rien, stigmatisée dès l'âge de trois ans, et sans même le savoir, opérant, comme on respire, les miracles des plus grands saints!»

PAUL CLAUDEL

Théâtre. Première Série. III. *La jeune Fille Violaine. L'Echange.* Vol. in-18..... 3,50

La publication, en édition courante, du *Théâtre* de M. Paul Claudel, continue avec ce troisième volume, qui contient deux de ses drames les plus curieux.

JOSEPH CONRAD

L'Agent Secret. *Simple Histoire*, roman, traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18. 3,50

A l'heure actuelle, M. Joseph Conrad a pris rang parmi les meilleurs romanciers anglais contemporains. On a même dit qu'il serait plus populaire en France que Kipling et que Wells. C'est en tout cas, et ceux qui ont lu *le Nègre du « Narcisse »* ont pu s'en rendre compte, un merveilleux conteur. La simple histoire contenue dans *l'Agent Secret* est basée sur des faits réels dont découlèrent tous les attentats anarchistes d'il y a dix-huit ans. L'action est très rapide, dans une série de scènes dramatiques admirablement graduées. Autour de l'agent secret d'une ambassade évoluent des personnages extrêmement vivants, jusqu'au jour où le malheureux policier est contraint de commettre un attentat qui entraîne sa mort, et la folie et le suicide de sa femme. C'est là, dans ce genre, le plus captivant récit qu'on puisse lire.

MARCEL COULON

Témoignages. Deuxième série. (*Plaidoyer pour Renan. Octave Mirbeau chauffeur. Les Assises de Remy de Gourmont. L'Esprit du passé chez Loti. Deux aspects d'Anatole France. Bourdelle. Le Rôle du « Mercure de France ». Le Protestantisme d'André Gide. Relisons Zola. L'Enfance de Gambetta.*) Vol. in-18..... 3,50

M. Marcel Coulon continue dans ce volume la série de ses

Envoi franco du Catalogue complet sur demande

études critiques. Rarement travaux littéraires ont mieux mérité leur titre. *Témoignages!* M. Marcel Coulon est un témoin, en effet. Il sait voir, il sait entendre, mieux encore, il sait deviner et pressentir, au delà de ses lectures et des réflexions qu'elles lui suggèrent, le plus secret de l'émotion et de la pensée de l'auteur, et de tout cela il vient témoigner, rigoureux, honnête, tout plein encore de la passion qu'il a ressentie. On le sent clairvoyant autant que sensible, ayant un grand sens des relativités humaines comme des différentes valeurs artistiques, possédant, en un mot, la vraie intelligence du critique, et l'on peut juger combien il sait au surplus y mettre de diversité, intéressé au même degré aussi bien par un Remy de Gourmont, un André Gide, un sculpteur comme Bourdelle, que par l'enfance du tribun Gambetta et la position littéraire du *Mercur* de France.

GEORGES EEKHOUD

Les Libertins d'Anvers. *Histoire des Loïstes.*

Vol. in-18..... 3,50

Anvers, le principal marché de l'Occident au xv^e siècle, fut une ville essentiellement païenne. Son catholicisme n'est que de surface, comme celui de Pierre-Paul Rubens. Ses annales déroulent une chaîne presque continue d'agitateurs, d'hérésiarques, de prêtres hors des rangs prêchant les libertés de la chair en même temps que celles de l'esprit. Ce sont ces prophètes libertins que M. Georges Eekhoud fait revivre dans leurs cadres magnifiques du moyen âge ou de la Renaissance en s'arrêtant principalement au plus intéressant, un certain Eloi ou Loïst dit Le Couvreur, qui, après avoir été répudié et interdit par Luther, finit par être brûlé par les papistes. M. Eekhoud le ressuscite, le remet dans son milieu, dans ce décor prestigieux de l'Anvers à l'apogée de sa fortune commerciale, où, à l'éclat des dernières fêtes de la Renaissance, se mêlent les flammes des premiers bûchers de l'Inquisition.

EMERSON

Les Forces éternelles et autres essais. Tra-

duit de l'anglais par K. JOHNSTON. Avec une préface de

Mr BLISS PERRY. Vol. in-18..... 3,50

Plus d'un écrivain français a esquissé la figure et dit le génie

de l'homme qui, dans l'Amérique de 1830, adapta la métaphysique allemande au caractère américain, dans un idéalisme qui se présente, on l'a fort bien dit, sous les trois aspects d'une religion de la nature, une religion de la vie, une religion de l'âme. R.-W. Emerson est sans doute une figure locale, un rêveur de Concord, un philosophe yankee, un produit de circonstances purement américaines. Mais le transcendantalisme américain reflétait un mouvement idéaliste européen, un universel affranchissement de la tradition. Tel est le penseur américain présenté au public par Mlle Johnston dans cette traduction des Essais, dont le choix est excellent et contribuera à augmenter en France les admirateurs d'Emerson.

REMY DE GOURMONT

Histoires magiques. Vol. in-18..... 3,50

Nouvelle édition des *Histoires magiques* de M. Remy de Gourmont. Ce livre, qui offre un assez vif contraste avec les œuvres actuelles de son auteur, était épuisé depuis longtemps. Ce sera donc, en quelque sorte, une véritable nouveauté pour les nombreux lecteurs et admirateurs de l'écrivain.

LAFCADIO HEARN

La Lumière vient de l'Orient. *Essais de psychologie japonaise.* Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-18..... 3,50

La célébrité de Lafcadio Hearn date de *la Lumière vient de l'Orient*. Il y révélait la psychologie véritable du peuple japonais à un moment où celui-ci ne jouait pas encore le rôle pour lequel il se préparait. Les essais qui composent ce livre traitent des Etudiants, des Femmes, de la Religion, de la Philosophie, du Patriotisme, du Loyalisme, du Suicide amoureux, etc., et évoquent les merveilleuses images du Vieux Japon que Hearn adorait. C'est là un très profond et très original document psychologique sur la vie sociale, la politique, les conquêtes économiques et l'art du Japon.

ALEXANDRE HERZEN

Pages choisies, avec un portrait de Herzen et une

Envoi franco du Catalogue complet sur demande

notice biographique et des annotations par MICHEL DELINES. (*Pages autobiographiques. Histoire. Nouvelles. Correspondance. Considérations sociologiques.*) Vol. in-18..... 3,50

Alexandre Herzen fut un des meilleurs écrivains de la Russie, son plus grand publiciste et l'homme qui a eu la plus profonde influence sur le développement, dans l'empire des tzars, de l'esprit révolutionnaire. Publiées à l'occasion de son centenaire ces *Pages choisies* présentent les morceaux les plus célèbres d'une œuvre considérable, où, à côté du pamphlétaire virulent et du sociologue passionné, se révèle un conteur remarquable, doué des plus hautes qualités littéraires.

FRANCIS JAMMES

Les Géorgiques chrétiennes. *Chants V, VI et VII.* Volume in-16 soleil, tiré sur papier vergé d'Archès..... 5 »

Les *Géorgiques Chrétiennes*, qui révélèrent un côté tout à fait nouveau du talent de M. Francis Jammes, en même temps qu'elles apportaient l'affirmation décisive de sa croyance, s'achèvent dans ce volume, avec les chants V, VI et VII.

H. JELINEK

La Littérature tchèque contemporaine.
Avec une Préface de ERNEST DENIS, professeur à la Sorbonne. Vol. in-18..... 3,50

L'histoire d'une littérature comme la littérature tchèque est plus intéressante que toute autre. Elle nous montre en effet comment un petit peuple, fort de sa conscience nationale, a pu en un seul siècle se reconstituer une langue écrite et faire renaître une littérature disparue dans les tourmentes religieuses et politiques. M. Ernest Denis, dans sa préface, dit avec raison que ce livre révélera à beaucoup l'existence d'une littérature riche et encore trop peu connue.

EDMOND LEPELLETIER

Histoire de la Commune de 1871. II : Le Comité Central. Vol. in-8..... 7,50

Envoi franco du Catalogue complet sur demande

Dans le premier volume de son *Histoire de la Commune*, paru précédemment, et intitulé *Le Dix-Huit Mars*, M. Lepelletier racontait la fin du siège, les désastres et la capitulation, qui amenèrent la formation de la Fédération des bataillons de la Garde nationale, d'où est issu le Comité central, et enfin la fuite du gouvernement laissant, avec ses canons, les fédérés maîtres de Paris. Dans le volume que nous publions aujourd'hui, on assiste à la gestation de l'assemblée communale, aux efforts du Comité Central, impatient de donner à Paris un conseil communal. Sur la résistance organisée au centre de Paris, à la mairie de la Bourse et au Grand Hôtel sous le couvert de l'amiral Saisset, par MM. Schœlcher, Vautrain, Vacherot, Holigon, Quevauvilliers, Dubail, etc., on trouvera des détails intéressants, inédits ou peu connus. Les principaux chapitres sont intitulés : *les Maires et le comité central, les Premières journées à Versailles, les Amis de l'Ordre, la Comédie de la résistance, l'Ere des Illusions*, etc. Comme dans le premier volume, les portraits des principaux acteurs du drame seront lus avec intérêt : Charles Delescluze, général Cremer, Floquet, Jules Grévy, amiral Saisset, Arthur Arnould, Lullier, Maxime Lisbonne, Schœlcher, Tirard, Benoît-Malon, Lefrançois, Assi, etc. C'est vraiment, par toute la connaissance que l'auteur a de cette époque, dont il fut témoin, et par l'impartialité la plus complète qu'il apporte dans son récit, l'histoire qui nous manquait sur la *Commune*, jusqu'ici considérée sous les points de vue différents des partis et si peu connue de la génération actuelle.

ÉMILE MAGNE

Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet (1636-1648). Portraits et documents inédits. Vol. in-18..... 3,50

M. Emile Magne termine dans ce volume son importante étude sur *Voiture*, commencée avec *Voiture et les Origines de l'Hôtel de Rambouillet*, publié précédemment. Toute la société française du XVII^e siècle s'agit dans cet ouvrage. D'innombrables documents inédits ont permis à M. Emile Magne d'élaborer tout entière l'histoire de l'Hôtel de Rambouillet, sommairement connue jusqu'ici. Il apporte, en effet, sur les occupations mondaines et littéraires de cette maison, ainsi que sur ses hôtes, des renseignements complètement

Envoi franco du Catalogue complet sur demande

nouveaux, et mis en possession des papiers de Voiture, il précise, dans ses plus minces détails, la vie de ce poète. Ajoutez que l'art de l'auteur, surpassant l'érudition, sait faire revivre tout cela, dans son cadre naturel, comme s'il s'agissait de contemporains.

LOUIS MANDIN

Ariel esclave, poèmes. Vol. in-18..... 3,50

M. Louis Mandin est un jeune poète qui a su se faire un nom dans le monde littéraire. On lira avec intérêt ses poèmes, d'une inspiration qui a mérité à son auteur d'être appelé, bien qu'il se défende de l'être, un nouveau Chatterton.

JEAN MÉLIA

Stendhal et ses Commentateurs. Volume in-18..... 3,50

M. Jean Mélia, qui nous a déjà donné sur Stendhal ces deux livres qui ont été très appréciés : *La Vie amoureuse de Stendhal* et *Les Idées de Stendhal*, publie aujourd'hui un troisième ouvrage, excellent complément des deux premiers : *Stendhal et ses Commentateurs*. C'est, si l'on veut, une revue de tout ce qui a été écrit sur l'œuvre de Beyle, des opinions extrêmement diverses qui ont été portées sur sa personne et sur ses ouvrages, tant par ses contemporains que depuis sa mort jusqu'à nos jours. M. Mélia nous retrace aussi l'histoire des relations de Beyle avec Mérimée, avec Balzac. Il nous parle du *Beylisme*, du *Stendhal-Club*, enfin il marque les différentes formes qu'a revêtues littérairement l'influence stendhalienne. C'est, en un mot, encore un excellent document sur cet écrivain unique, aussi profond que charmant, aussi hardi que sensible, que fut et que sera toujours, tant qu'on lira des livres, l'auteur du *Rouge et Noir*, de la *Chartreuse*, des *Souvenirs d'Egotisme* et de *Henri Brulard*.

GÉRARD DE NERVAL

Correspondance (1830-1855). Avec une introduction et des notes par JULES MARSAN. Volume in-18..... 3,50

On sait la destinée tragique de Gérard de Nerval. Son exis-

tence fut remplie par tous les déboires. Il eût été un régulier qu'il fût parvenu à tous les honneurs. Insouciant, rêveur et vagabond, il finit dans la misère, la folie et le suicide. Mais son nom et ses œuvres ont survécu. On le lit, à chaque instant ses livres sont cités. Il est resté le modèle d'un fantaisiste tendre, naïf, plein de la poésie la plus claire et la plus fraîche. Aussi faut-il féliciter M. Marsan d'avoir réuni cette *Correspondance*, où l'on retrouve Nerval tout entier, dans sa vie de chaque jour, et qui ne pourra — témoin la merveilleuse et si touchante lettre à M^{me} de Solms — que le faire aimer encore davantage.

GEORGES PALANTÉ

La Philosophie du Bovarysme. Jules de Gaultier (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Vol. in-18. 0,75

Aucune philosophie ne répond mieux que celle de M. Jules de Gaultier à la définition de Nietzsche : Toute vraie philosophie est le récit d'une aventure personnelle. M. Jules de Gaultier est un philosophe de race, non un philosophe de carrière. Sa conception du monde est l'expression directe de sa sensibilité. Restait à analyser cette sensibilité dans ses origines, ses développements, son aboutissement. C'est le travail qu'a réalisé M. Palante dans cette brochure qui éclaire à souhait la personnalité de l'inventeur du *Bovarysme*.

GEORGES POLTI

Les Trente-Six Situations dramatiques.

Nouvelle édition mise au courant et augmentée de deux index bibliographiques des œuvres et des noms cités dans cet ouvrage. Vol. in-18. 3,50

Un livre curieux, et même un peu troublant par la somme de recherches qu'il évoque, c'est bien celui-ci, où l'on trouvera analysées et décrites, sous toutes les formes et complications qu'elles ont revêtues, les situations en lesquelles se résume le théâtre entier, depuis ses origines jusqu'à nos jours. Trente-six situations, c'est la thèse audacieuse qu'a osée M. Polti, citant d'ailleurs en témoignage Gozzi, Gœthe et Schiller, et qui, naguère, lors de sa première publication, étonna déjà tant. On sait qu'il offrit jadis de livrer dix mille

Envoi franco du Catalogue complet sur demande

scénarios totalement différents de ceux fournis au théâtre dans ces cinquante dernières années. Faut-il voir là le signe d'un grand manque d'imagination chez nos auteurs dramatiques qui n'ont pas encore su tirer de ces trente-six situations tout ce qu'elles peuvent donner? On peut juger aussi, par un autre côté, que le théâtre auquel se sont amusés et s'amuse encore les hommes est, somme toute, une bien pauvre chose, puisqu'il ne fournit, tant et tant qu'on le retourne et l'examine, que ces trente-six situations.

ERNEST RAYNAUD

L'Assomption de Paul Verlaine. Scène pastorale représentée pour la première fois sur la scène de l'Odéon le 28 mai 1911. Précédée de *Considérations sur Paul Verlaine*. Volume in-18... 1 »

On sait quelle belle réparation fut la journée de l'inauguration du monument Paul Verlaine. Le monde officiel s'associait au monde littéraire pour honorer la mémoire du poète. Paul Verlaine, la poésie elle-même dans ce qu'elle a à la fois de plus aérien et de plus humain! On joua ce jour-là à l'Odéon une petite scène pastorale de M. Ernest Raynaud qui fut fort bien accueillie. On pourra la lire dans cette brochure. M. Raynaud l'a fait suivre de *Considérations sur Paul Verlaine*, que nul mieux que lui, qui fut l'ami du poète, ne pouvait écrire. Ces *Considérations* n'ont pas seulement pour mérite leur éloquence, le ton fraternel qu'on y sent. Elles sont aussi une action juste.

HENRI DE REGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18..... 1 »

On trouvera dans cette brochure le beau discours qu'a prononcé M. Henri de Régner lors de sa réception à l'Académie, le 18 janvier dernier.

L'Amphisbène. Roman moderne. Vol. in-18. 3,50

Sous ce titre énigmatique, M. Henri de Régner publie un des romans les plus amusants et les plus ingénieux qu'il ait écrits. C'est une très moderne et très séduisante histoire d'a-

mour, qui se déroule à travers des paysages variés, parmi des types singulièrement pittoresques. Le héros, Julien, est une sorte de neurasthénique douloureux, livré comme une victime aux forces de la vie et que l'amour sauve en beauté. Des lettres éloquentes, des descriptions admirablement réalisées, des personnages vivants au possible, c'est un livre où s'affirme une fois de plus tout le grand talent de l'écrivain.

ANDRÉ ROUVEYRE

Mort de l'Amour. Avec, en appendice, une *Prose de Jean Moréas*. Album de 40 pages in-4, sur papier des Manufactures d'Arches..... 10 »

On ne saurait donner d'indication sur les œuvres de M. Rouveyre, dont la rigueur, d'un ouvrage à l'autre, se montre plus grande et les intentions plus cachées. Cette *Mort de l'Amour* dégage un sombre et secret désespoir, que le dessinateur traite avec autant d'émotion que de sarcasme. Ces dessins complexes, sous une brutale apparence, se défendent, semble-t-il, de toute interprétation précise.

Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. Avec la défense du Président du *Salon d'automne*. Brochure in-18..... 1 »

Cette brochure, qui fut publiée à la suite de dissensions intestines survenues au *Salon d'Automne*, contient la correspondance échangée entre M. Frantz Jourdain et M. Rouveyre, à propos de la démission de celui-ci. Cette manifestation acerbe du maître dessinateur persiste, les faits passés, à présenter son intérêt par la personnalité de son auteur.

P. SAINTYVES

Les Reliques et les Images légendaires. (*Le Miracle de Saint Janvier et son explication scientifique. Les Reliques du Buddha. Les Images qui ouvrent et ferment les yeux. Les Reliques corporelles du Christ. Talismans et Reliques tombés du ciel.*) Vol. in-18..... 3,50

Les images et les reliques, par le seul fait qu'elles sont l'objet d'un culte, ont une tendance à aggréger des légendes

et des miracles et à provoquer des cristallisations merveilleuses. Ce sont ces aggrégats et ces cristaux que M. P. Saintyves, à qui l'on doit déjà de nombreux ouvrages de critique religieuse, étudie dans ce livre. Il les analyse avec soin, avec pénétration, et c'est un amusement de le suivre dans ce travail, d'autant que, sentant tout le charme des traditions et des légendes, il sait nous le faire goûter. Le savant et l'érudit en lui n'ont pas étouffé l'homme.

OCTAVE SÉRÉ

Musiciens français d'aujourd'hui. Notices biographiques suivies d'un Essai de bibliographie et accompagnées d'un autographe musical. (*Georges Bizet. Charles Bordes. Alfred Bruneau. Alexis de Castillon. Emmanuel Chabrier. Gustave Charpentier. Ernest Chausson. Camille Chevillard. Claude Debussy. Léo Delibes. Paul Dukas. Henri Duparc. Gabriel Fauré. César Franck. Vincent d'Indy. Paul Ladmirault. Edouard Lalo. Guillaume Lekeu. Jules Massenet. André Messager. Gabriel Pierné. Jean Poueigh. Maurice Ravel. Albert Roussel. Camille Saint-Saëns. Florent Schmidt. Déodat de Séverac*). Vol. in-18..... 3,50

Voici, sur la musique contemporaine, un ouvrage sérieusement documenté, écrit sans tendances ni parti pris d'aucune sorte. Les plus caractéristiques des musiciens de ce temps y sont l'objet d'une étude biographique et critique et d'un essai de bibliographie comprenant la nomenclature de leurs œuvres et des études les concernant. Le tout constitue une véritable source de renseignements, en même temps qu'une vue d'ensemble de notre école musicale depuis 1870. Tous ceux qui s'intéressent aux choses de la musique ne peuvent se passer de ce livre dont la publication comble une lacune et qui deviendra pour eux un répertoire inépuisable.

ARNOLD VAN GENNEP

Les Demi-Savants. (*Esthétique comparée. Linguistique. Pathologie végétale. Biologie. Ethno-*

Envoi franco du Catalogue complet sur demande

graphie. Folklore. Epigraphie. Anthropométrie. Critique littéraire. La Synthèse.) Vol. in-18. 3,50

C'est bien quelque chose comme un nouveau comique que M. Van Gennep nous révèle dans ce livre. Un savant, car M. Van Gennep est un ethnographe, un linguiste et un folkloriste que d'excellents ouvrages ont fait connaître, un savant, disons-nous, qui ironise sur la science, cela ne manque pas de piquant, en effet. Mais saurait-on l'en blâmer? La science a pris à notre époque une place qui peut sembler exagérée. Elle est devenue une nouvelle religion, sans qu'elle offre, en réalité, beaucoup plus de certitudes que l'autre. Comme celle-ci, elle a ses stades. Ce qui est credo aujourd'hui ne l'était pas hier et ne le sera plus demain. Bien plus, les théories se succèdent, se démentant les unes les autres. Cela devrait nous engager à son égard aussi à un certain scepticisme. L'ouvrage de M. Van Gennep s'offre à nous comme un manuel de ce scepticisme salutaire. Lisez les différentes nouvelles qui le composent, toutes si amusantes. Vous sortirez de cette lecture non moins respectueux, certes, de nos savants, mais avec des idées plus exactes à leur égard.

H.-G. WELLS

L'Histoire de M. Polly, roman. Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volume in-18. 3,50

L'Histoire de M. Polly, où rien ne peut choquer le lecteur le plus susceptible, est certainement faite pour séduire tout le monde, aussi bien ceux qu'enchantent *la Guerre des Mondes* que ceux qui préfèrent *la Barlesque équipée du Cycliste*. M. Polly est un type anglais dont Wells trace un portrait inoubliable. Les avatars du personnage, ses vicissitudes, ses mésaventures drôlatiques et ses déboires pitoyables, qui le poussent au crime, avant qu'il trouve finalement le bonheur, sont narrés de la façon captivante et amusante à laquelle nous a accoutumés l'auteur des *Premiers Hommes dans la Lune*.

Anne Véronique, roman. Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volume in-18. 3,50

Dans ce nouveau roman, H.-G. Wells reporte sur le temps

Envoi franco du Catalogue complet sur demande

présent ses dons magnifiques d'observation et d'humour. Il nous révèle de fort curieux traits de mœurs anglaises. Dans un cadre pittoresque, au milieu de comparses comiques ou facétieux, il nous montre son héroïne, Anne Véronique, type de la jeune anglaise moderne, intelligente et sensible, véritable femme malgré ses ambitions intellectuelles et sa réelle culture. Impatiente de secouer le joug des conventions et de la morale bourgeoise, prise entre un personnage aimable et riche, le « beau parti » au gré de sa famille, et l'homme vers lequel l'attire son cœur, elle prend une décision téméraire peut-être... Ce dénouement a soulevé en Angleterre de vives controverses et le livre, violemment attaqué, eut un succès énorme.

COLETTE WILLY

Sept Dialogues de Bêtes. Nouvelle édition, avec 90 dessins de JACQUES NAM. Préface de FRANCIS JAMES. Vol. in-18..... 3,50

On connaît tout le talent spontané et vibrant de Mme Collette Willy, cette fraîcheur, cette sincérité qui coulent de tous ses livres. Les *Sept Dialogues de Bêtes*, qui sont des conversations entre deux de ses bêtes favorites : Toby-Chien et Kiki-la-Doucette (chat), ont été avec raison considérés comme un petit chef-d'œuvre. Nous publions aujourd'hui une nouvelle édition de ce livre, pour lequel M. Jacques Nam a dessiné de page en page les portraits des deux héros, de ces deux causeurs charmants dont leur maîtresse a si bien su nous rendre tout l'esprit.

COLLECTION LES HOMMES ET LES IDÉES

Volumes in-16 à 0 fr. 75

Cette Collection est une œuvre de vulgarisation, dirions-nous, si ce mot, dont on a tant abusé, n'était suspect. Cependant il n'en est pas d'autre, peut-être, qui la qualifie exactement, pourvu qu'on le prenne dans son sens le plus élevé et le plus général.

Mettre à la portée de tous, dans un format commode et à un prix minime, la connaissance précise des hommes et des idées d'aujourd'hui, et même d'hier, tel est en effet notre but.

Henri de Régner et son Œuvre, par JEAN DE GOURMONT, avec un portrait et un autographe.

Envoi franco du catalogue complet sur demande

- La Naissance et l'Evanouissement de la Matière*, par le D^r GUSTAVE LE BON.
- Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse*. Essai sur l'Idéal féminin en Italie à la fin du XIII^e siècle, par REMY DE GOURMONT.
- François Coppée et son œuvre*, par GAUTHIER FERRIÈRES, avec un portrait et un autographe.
- Les Harmonies de l'Evolution terrestre*, par STANISLAS MEUNIER, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.
- La Révolution russe et ses résultats, 1904-1908*, par P.-G. LA CHESNAIS.
- Magnétisme et Spiritisme*, par GASTON DANVILLE.
- Francis Jammes et le Sentiment de la Nature*, par EDMOND PILON, avec un portrait et un autographe.
- Le Génie et les Théories de M. Lombroso*, par ETIENNE RABAUD.
- La Question d'Homère*. Les Poèmes Homériques, l'Archéologie et la Poésie populaire, par A. VAN GENNEP, suivie d'une Bibliographie critique par A.-J. REINACH.
- La Pensée de Maurice Barrès*, par HENRI MASSIS, avec un portrait et un autographe.
- L'Intelligence et le Cerveau*, par GEORGES MATISSE.
- Remy de Gourmont et son Œuvre*, par PAUL DELIOR, avec un portrait et un autographe.
- Gustave Le Bon et son Œuvre*, par EDMOND PICARD, avec un portrait et un autographe.
- Jules Renard et son Œuvre*, par HENRI BACHELIN, avec un portrait et un autographe.
- Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, d'après les Naturalistes allemands*, par L.-L. TROUËSSART.
- Le Salaire, ses Formes, ses Lois*, par CHRISTIAN CORNÉLISSSEN.
- L'Evolution idéologique d'Emile Verhaeren*, par GEORGES BUISSERET, avec un portrait et un autographe.
- Alfred Giard et son Œuvre*, par GEORGES BOHN, avec un portrait et un autographe et la bibliographie méthodique complète de son œuvre.
- René Quinton. Origines marines de la vie. Lois de constance originelles. Essai sur l'esprit scientifique*, par LUCIEN CORPECHOT, avec un portrait et un autographe.
- Henri Poincaré*, par JULES SAGERET, avec un portrait et un autographe.
- Le Végétarisme. Une Hygiène philosophique. Aux points de vue chimico-physiologique, psychologique et esthétique*, par RAYMOND MEUNIER.
- La Philosophie du Bovarysme. Jules de Gaultier*, par GEORGES PALANTE, avec un portrait et un autographe.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Publiées sous la direction de

HENRI ALBERT

Ouvrage couronné par l'Académie Française
Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

EN VENTE

- Pages choisies** publiées par HENRI ALBERT, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche gravé sur bois par JULIEN TINAYRE. Un fort vol. in-8 (édition complètement refondue)..... **3.50**
- L'Origine de la Tragédie** ou *Hellénisme et Pessimisme*, traduit par JEAN MARNOLD et JACQUES MORLAND. Un vol. in-18..... **3.50**
- Considérations inactuelles** (*David Strauss. De l'utilité et des inconvénients des études historiques*), traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18..... **3.50**
- Humain trop Humain** (1^{re} partie), traduit par A.-M. DESROUSSEAUX. Un volume in-18..... **3.50**
- Le Voyageur et son Ombre** (*Opinions et Sentences mêlées. (Humain trop humain, II^e partie)*), traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18..... **3.50**
- Aurore** (*Réflexions sur les Préjugés moraux*), traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18..... **3.50**
- Le Gai Savoir** (*La Gaya Scienza*), traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18..... **3.50**
- Ainsi parlait Zarathoustra**, traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18..... **3.50**
- Par delà le Bien et le Mal**, *Prélude d'une philosophie de l'avenir*, traduit par HENRI ALBERT. Volume in-18..... **3.50**
- La Généalogie de la Morale**, traduit par HENRI ALBERT. Un volume in-18..... **3.50**
- Le Crépuscule des Idoles. Le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist**, traduits par HENRI ALBERT. Un volume in-18..... **3.50**
- La Volonté de Puissance, Essai d'une transmutation de toutes les valeurs**, traduit par HENRI ALBERT. Deux vol. in-18..... **7.00**
- Ecce Homo suivi des Poésies** traduit par HENRI ALBERT. Vol. in-18..... **3.50**

SOUS PRESSE

- Considérations inactuelles** (2^e série)..... 1 vol.

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Cette collection a pour but de mettre à la portée du grand public ce qu'il y a de meilleur ou de plus curieux dans les meilleurs ou les plus curieux écrivains. On a moins que jamais le temps de lire tout ce qui vaudrait la peine d'être lu, mais d'abord on n'en a pas toujours l'occasion : des œuvres sont trop volumineuses, d'autres sont rares, d'autres sont des plus mêlées.

La *Collection des plus belles pages* ne désire être classique que par sa valeur littéraire ou psychologique, et fait abstraction dans ses choix de toute idée morale ou éducatrice, se distinguant ainsi des collections de pages choisies publiées jusqu'à ce jour.

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

- Chamfort**, avec une Notice et un Portrait..... 1 vol.
Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une Notice par REMY DE GOURMONT..... 1 vol.
Henri Heine, avec une Notice et un Portrait..... 1 vol.
Helvétius, avec un portrait d'après VAN LOO et une notice d'ALBERT KEIM..... 1 vol.
Alfred de Musset, avec une Notice de JEAN DE GOURMONT, Portrait inédit de CLÉSINGER, gravé sur bois..... 1 vol.
Gérard de Nerval, avec une Notice et un Portrait. 1 vol.
Rétif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait..... 1 vol.
Cardinal de Retz, avec une Notice de CHARLES VERRIÈRE et un Portrait d'après PHILIPPE DE CHAMPAIGNE... 1 vol.
Rivarol, avec une Notice et un Portrait..... 1 vol.
Saint-Evremond, avec un portrait et une notice de REMY DE GOURMONT..... 1 vol.
Saint-Simon, avec une notice de EDMOND BARTHÉLEMY et un portrait d'après VAN LOO..... 1 vol.
Stendhal, avec une Notice de PAUL LÉAUTAUD et un Portrait gravé sur bois d'après SODERMARK..... 1 vol.
Tallemant des Réaux, avec une Notice..... 1 vol.

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

- Maurice de Guérin**, avec un portrait et une notice de REMY DE GOURMONT..... 1 vol.
Saint-Amant, avec une Notice de REMY DE GOURMONT et un Frontispice..... 1 vol.
Théophile, avec une Notice de REMY DE GOURMONT et un portrait de DANET..... 1 vol.
Tristan l'Hermitte, avec trois gravures, un portrait d'après DARET et une notice de AD. VAN BEVER..... 1 vol.